**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse
**Band:** 28 (1883)
**Heft:** 10

**Artikel:** La guerre d'Amérique et la bataille de Gettysburg
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-347964

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

XXVIII^e Année. N° 10. 15 Octobre 1883

## La guerre d'Amérique et la bataille de Gettysburg,

par M. le comte de Paris.

Les deux volumes de M. le comte de Paris sur la guerre civile d'Amérique, dont notre numéro de juin dernier annonçait l'apparition, tomes V^e et VI^e d'une publication qui aura sans doute une douzaine de volumes, méritent toute l'attention, non seulement des hommes s'appliquant à suivre le développement des choses historiques du Nouveau-Monde, mais aussi celle des lecteurs studieux et réfléchis de tous pays et particulièrement celle des militaires désireux de se tenir au courant de tout ce qui peut contribuer, soit dans leur armée, soit dans les armées étrangères, à sanctionner ou modifier les principes de l'art de la guerre et de ses progrès divers.

Les deux volumes susmentionnés renferment en effet l'historique des principaux événements militaires de l'année 1863, c'est-à-dire de la période décisive de cette gigantesque lutte qui durait depuis près de deux ans et devait se prolonger deux autres années, période comprenant entr'autres les batailles acharnées de Chancellorsville et de Gettysburg dans l'est et le laborieux siège de Wicksburg dans l'ouest. Les péripéties continueront à être nombreuses et dramatiques; la résistance du Sud sera opiniâtre; mais l'été de 1863 marque l'apogée de la crise. Depuis ce moment, depuis la bataille de Gettysburg en Pensylvanie et la prise de Wicksburg sur le Mississipi, la balance penchera décidément, quoique lentement encore, du côté des Fédéraux, c'est-à-dire du côté du bon droit selon nous, du côté du maintien de la grande République, purifiée de la hideuse plaie qui la rongeait, l'esclavage de plusieurs millions d'êtres humains.

Ces événements considérables dans l'histoire de la civilisation et de l'humanité, qui ont enfanté déjà toute une bibliothèque en langue anglaise, ne possédaient encore que quelques minces rayons en langue française. Mais fort heureusement ils viennent de trouver un écrivain français digne d'eux. De toutes façons, M. le comte de Paris, ancien officier volontaire américain, au temps de son exil, était à la hauteur d'une telle œuvre, et les

deux volumes qu'il vient de publier montrent que rien ne l'arrête dans l'accomplissement de la noble mais lourde tâche qu'il s'est donnée.

Dans ces tomes Ve et VIe, le sujet, de plus en plus compliqué, est toujours envisagé du même point de vue élevé et du coup d'œil précis et pénétrant qui caractérisaient les tomes précédents, mais il y est traité d'une manière plus complète encore et plus impartiale, si possible, dans l'ensemble comme dans les particularités. Non seulement les grands traits de la lutte politique et militaire y sont largement et nettement marqués, mais les détails spéciaux et intimes y abondent sur les deux camps et se classent sans surcharge, avec un à-propos qui donne un attrait particulier aux récits des faits et opérations de guerre. Ces récits, d'un genre ordinairement sec et rebutant sous d'autres plumes, au point que les militaires seuls ont la courageuse patience de les suivre jusqu'au bout, revêtent ici une autre forme. Le lecteur le moins militaire comme le moins persévérant, par peu qu'il veuille prendre la peine de s'orienter sur le précieux atlas accompagnant les textes, les suivra sans effort et s'attachera si bien à tout chapitre commencé qu'il le lira comme un roman dont la fin arrive trop tôt, et sans être moins bien instruit pour l'avoir été fort agréablement.

Désirant faire bénéficier nos lecteurs de ces avantages et notamment de l'intéressant et instructif exposé que fait M. le comte de Paris de la principale opération militaire de l'année 1863, qui est peut-être aussi la principale de toute la guerre, nous prendrons la liberté de reproduire ci-dessous quelques extraits du récit de la bataille de Gettysburg, en les accompagnant des cartes nécessaires.

Cette bataille, livrée les 1-3 juillet 1863, marque la limite des progrès offensifs de l'armée du Sud qui était arrivée alors jusqu'au cœur de la Pensylvanie, espérant atteindre les Etats du Maryland et de New-York, où elle avait de nombreux partisans. Racontée dans tous ses détails et très clairement par M. le comte de Paris, elle se lie cependant tellement aux opérations antérieures, à la composition des diverses armées, aux caractères des chefs, à la nature du terrain, à la situation politique du pays, aux circonstances générales de la lutte engagée, qu'on ne peut l'aborder avec fruit qu'après des préliminaires indispensables remontant jusqu'à la bataille de Chancellorsville les 2-3 mai 1863. C'est ce que nous ferons tout d'abord en esquissant, d'après

divers ouvrages, y compris celui de M. le comte de Paris, la situation générale et les opérations en Virginie et Pensylvanie pendant les mois de mai et de juin 1863.

## I. *Situation des armées principales entre Washington et Richmond, en mai et juin* 1863. *Offensive de Lee.*

La bataille de Chancellorsville, perdue par le général fédéral Hooker le 2-3 mai, avait replacé les deux belligérants dans leurs positions antérieures, c'est-à-dire sur le Rappahanock, à mi-distance à peu près sur la ligne directe entre Washington et Richmond; l'armée fédérale était autour de Falmouth, celle du Sud autour de Fredericksburg. Toutes deux ayant fait de fortes pertes avaient besoin de quelques jours de repos et de sérieux renforts pour se remettre en campagne active.

Les confédérés avaient perdu environ 10 mille hommes, y compris le plus vaillant et le plus habile lieutenant de Lee, le fameux Stonewall Jackson; les fédéraux, en offensive, avaient eu environ 18 mille hommes hors de combat, sans compter qu'un grand nombre des survivants, arrivés au terme de leur engagement, allaient être licenciés.

Réduit ainsi à moins de 80 mille hommes contre une armée égale sinon supérieure en nombre, Hooker se trouva forcé momentanément à la défensive, en attendant les renforts qui lui étaient promis par le gouvernement de Washington et par le général en chef Halleck qui résidait dans la capitale.

Ces renforts tardant à arriver, ce qui parvint à la connaissance de Lee, c'est celui-ci qui reprit l'offensive. Il envahirait de nouveau le Nord, comme avant Antietam, pour y frapper un coup plus décisif en pleine Pensylvanie. Pour cela il ferait, dès Fredericksburg, un grand mouvement à gauche, qui le mènerait par la Shenandoah au-delà du Haut-Potomac dans la vallée du Cumberland et sur les communications de Washington avec les Etats du Nord. Le mouvement commença le 3 juin.

« Cette armée, dit le comte de Paris, ne ressemblait guère aux aux bandes braves, mais indisciplinées, qui avaient défendu, deux ans auparavant, le plateau de Manassas. Elle était devenue, même par son organisation et sa discipline, par l'expérience du combat et l'habitude de la marche, bien supérieure à ce qu'elle était l'année précédente, lorsque son chef l'avait conduite pour la première fois dans le Maryland.

»La confiance extrême qui l'animait devait lui donner une grande force sur le champ de bataille, mais lui inspirait aussi un mépris imprudent pour ses adversaires. Depuis le lendemain de Chancellorsville, les généraux et le gouvernement s'étaient appliqués à la renforcer et à la réorganiser. Le retour des trois divisions qui avaient assiégé Suffolk, l'envoi de nouveaux régiments retirés des points les moins importants à défendre, enfin l'arrivée d'un bon nombre de recrues avaient, dans les premiers jours de mai, porté son effectif à 80,000 hommes, dont 68,352 fantassins. Ceux-ci avaient été répartis en trois corps d'armée, comprenant chacun trois divisions. Jusqu'alors, les neuf divisions de l'armée de la Virginie septentrionale avaient été partagées entre Longstreet et Jackson, auxquels Lee laissait une grande liberté d'action sur toute la partie du champ de bataille où chacun d'eux se trouvait.

» Privé de celui de ses deux lieutenants qui avait le plus l'habitude des commandements indépendants, et obligé désormais d'intervenir davantage dans la direction du combat, Lee sentit qu'il fallait réduire l'importance des corps d'armée, afin de les rendre plus maniables. Longstreet conserva le premier; Ewell et A.-P. Hill furent placés à la tête du second et du troisième, et reçurent l'un et l'autre le grade de lieutenant général. Si ces deux officiers étaient, pour employer la comparaison faite après la mort de Turenne, la monnaie de Stonewall Jackson, on peut dire que c'était une monnaie de bon aloi.

» Personne ne pouvait disputer à Ewell l'honneur de succéder à Jackson dans le commandement du second corps. Nous l'avons vu débuter brillamment en chargeant avec l'escadron de Kearney la porte de Mexico en 1847. Virginien comme Lee, comme Jackson, il possédait, sur ce sol si fécond en vaillants soldats, une belle habitation près de la petite ville de Williamsburg, au cœur de l'ancienne colonie des cavaliers anglais. Cette demeure de briques et bois, simple carré au perron élevé, à l'aspect austère, s'élevant seule au milieu d'une vaste clairière entourée d'une forêt magnifique, était depuis un an aux mains des fédéraux. Après avoir presque toujours joué le rôle principal dans les opérations dirigées par Jackson, Ewell, cruellement blessé à Chantilly, n'avait pu aller chercher dans ce domaine le repos et la santé. Enfin, après neuf mois d'absence, il rejoignit, sur ses béquilles, l'armée qui n'avait pas oublié ses services. Plus heureux que son ancien chef, il avait, grâce à son tempérament sec et nerveux, résisté aux épreuves de l'amputation et semblait s'être rétabli à point pour

recueillir son héritage. Privé d'une jambe, il se fit boucler sur sa selle et prit le commandement. Il avait l'énergie, la fermeté et l'activité nécessaires pour conduire des soldats qui, connaissant leur valeur, devaient être des juges sévères pour leurs chefs: il lui manquait ce coup d'œil infaillible de son prédécesseur, qui découvrait à l'instant le point faible de l'adversaire.

» A.-P. Hill était, comme lui, un Virginien. Associé aussi à tous les travaux de Jackson, il avait été légèrement blessé, presque en même temps que celui-ci, dans la terrible alerte de Dowdalls-Tavern. Doué d'une persévérance à toute épreuve, il était toujours prêt à se charger des tâches les plus difficiles et inspirait une égale confiance à ses chefs, à ses camarades et à ses subordonnés. Sa force de volonté dominait les défaillances d'une santé délicate qui avait amaigri sa mâle figure : il n'était jamais malade le jour d'une bataille. Nous avons dit que son nom fut le dernier qui s'échappa des lèvres de Jackson mourant. Il devait attendre la fin de sa tâche pour répondre à cet appel et aller rejoindre son chef. Celui-ci était tombé au milieu de la victoire : A.-P. Hill devait périr à la dernière heure de la lutte, alors que tout espoir était perdu, mais qu'un soldat pouvait encore mourir les armes à la main.

» La réorganisation de l'artillerie compléta les changements apportés par Lee dans la distribution de ses forces. Jusqu'alors, les batteries étaient réparties entre les divisions, parfois même adjointes spécialement à telle ou telle brigade: il fallait les détacher pour les employer seules ou les réunir en groupes ; de là une dissémination fâcheuse sur le champ de bataille. Elles furent toutes placées sous les ordres du général Pendleton, officier brave, énergique, et qui avait fait ses preuves : les unes formèrent une réserve indépendante, les autres furent assignées temporairement aux corps d'armée, tout en restant sous sa direction. L'artillerie à pied forma quinze bataillons, composés chacun de quatre batteries de quatre pièces, soit seize canons. Ces bataillons, commandés par des officiers expérimentés, tout en restant sous la direction supérieure du général Pendleton, furent partagés entre les trois corps, qui en eurent chacun cinq, soit quatre-vingts pièces. Trois de ces bataillons étaient spécialement attachés chacun à une division, tandis que les deux autres formaient la réserve ou artillerie de corps. Cinq batteries à cheval de six pièces composèrent l'artillerie légère de la division de cavalerie de Stuart.

» La cavalerie, renforcée et remontée sous les ordres de ce dernier, avait repris, après Chancellorsville, ses anciens quartiers de Culpepper et occupait le triangle compris entre le Rapidan et le Rappahannock, observant, sur ce fleuve, l'aile droite des fédéraux et menaçant toujours leur ligne de communication, position dans laquelle elle couvrait les routes que l'armée confédérée devait suivre si elle voulait s'avancer vers le nord. »

Cette cavalerie confédérée, fort bien exercée depuis l'ouverture de la campagne sur le Rappahanock et le Rapidan, y avait créé, surtout par l'initiative de son célèbre chef Stuart, cette tactique nouvelle des *raids* qui a depuis lors tant préoccupé maints cavaliers européens. D'abord simplement dispersée sur les ailes ou le front, tant pour le service de sûreté et des fourrages que pour imposer la conscription avant les fédéraux, elle avait, dit le comte de Paris, « des chefs trop entreprenants pour se contenter d'un pareil rôle; les progrès qu'avaient faits depuis quelque temps les cavaliers unionistes obligeaient leurs adversaires à redoubler de vigilance pour ne pas perdre la supériorité qu'ils avaient acquise dans les premiers temps de la guerre. Livrés ainsi à eux-mêmes, n'étant plus astreints à suivre, pour la couvrir et pour l'éclairer, les marches d'une grande armée, ces hardis champions du Sud purent, pendant ce temps, faire ce que nous appellerions volontiers une guerre de fantaisie. Cantonnés dans les villages virginiens, où chacun se disputait l'honneur de posséder de pareils défenseurs de la cause confédérée, fêtés et entourés de ces attentions qui dédommagent le soldat de bien des mois de souffrances et de privations, ils profitaient du mauvais temps pour se reposer et se préparer à de nouveaux combats. Lorsque le soleil reparaissait, on sonnait le boute-selle et ils étaient réunis pour manœuvrer devant l'un de leurs chefs favoris, Stuart, Jackson ou Lee; parfois même une division d'infanterie était appelée à assister en spectatrice à leurs évolutions. Parfois aussi, lorsque les milliers d'espions volontaires qui parcouraient les lignes fédérales indiquaient quelque nouveau coup de main à tenter, un détachement plus ou moins considérable, selon l'importance de l'entreprise, recevait le soir un ordre de marche. Dès le point du jour, toutes les fenêtres du village se garnissaient de femmes qui saluaient à leur départ les brillants cavaliers, et ceux-ci se lançaient joyeusement dans le pays occupé par l'ennemi.

» Stuart avait ce don puissant de communiquer à tous ceux qui lui obéissaient l'ardeur qui l'animait lui-même et de façonner

leur caractère sur le sien. En conquérant, dans l'espace d'un an, la haute position qu'il occupait et la réputation militaire qui la justifiait aux yeux de tous, il n'avait rien perdu des qualités brillantes qui l'avaient fait remarquer dès le début.

» Passionnément épris de son métier, cherchant toujours à s'instruire dans le grand art de la guerre, il avait conservé les allures du jeune officier de cavalerie courant gaiement à son premier combat. D'une conduite exemplaire, tendrement attaché à sa famille, profondément religieux et d'une sobriété rigoureuse, il ne trouvait de repos entre ses campagnes que dans la société des jeunes femmes, bien différent en cela de Jackson qui, disait-on, ne se plaisait qu'avec les vieilles ou les ministres de son culte. Sa belle figure, le soin de sa tenue, son goût pour les plumes, les broderies et les écharpes brillantes, sa merveilleuse adresse comme cavalier, enfin cette bonne humeur qui ne le quittait jamais, tout dans ce jeune général de vingt-huit ans était fait pour frapper l'imagination des belles Virginiennes, lorsqu'il apparaissait dans leurs villages ou maisons à demi déserts, entouré du prestige de ses exploits. Quant à ses soldats, ce qu'ils admiraient surtout en lui, c'était son sang-froid imperturbable au milieu du danger et du trouble de la bataille, et une vigueur extraordinaire qui lui permettait de conserver le plein usage de toutes ses facultés intellectuelles lorsque ses compagnons étaient vaincus par les fatigues et les privations. »

Les forces de Stuart se composaient de six brigades, commandées par les généraux Robertson, Jenkins, Hampton, Jones, et deux neveux du commandant en chef, W. F. Lee et Fitzhugh Lee, sans compter quelques détachements irréguliers qui arrivèrent jusqu'à l'effectif d'une brigade sous le général Imboden.

En somme, et outre la cavalerie et l'artillerie susmentionnées, l'armée de Lee comptait trois corps d'armée avec 9 divisions et 37 brigades réparties comme suit :

1er corps, Longstreet; divisions Hood, Mac Laws et Pickett; brigades Anderson, Bennings, Law et Robertson ; Barksdale, Kersaw, Wofford et Semmes ; Kemper, Armistead et Garnett.

2e corps, Ewell; divisions Early, Johnson et Rodes; brigades Smith, Hoke, Hays et Gordon ; Jones, Walker, Stewart et Nicbols; Neal, Ramseur, Dole, Iverson et Daniel.

3e corps, Hill ; divisions J.-H. Anderson, Pender et Heth ; brigades Mahone, Wright, Perey, Posey et Wilcox ; Mac Gowan,

Thomas, Lane et Scales ; Archer, Pettigrew, Brockenborough et Davis.

Les brigades comptaient de 3 à 5 régiments, ordinairement d'un bataillon chacun, se subdivisant en deux bataillons de manœuvre.

Dans l'armée fédérale, dont nous donnons plus loin la composition par brigade, la cavalerie n'était pas restée trop en arrière. Cette arme, qui correspond bien au tempérament américain, avait aussi fait de grands progrès sous l'énergique Stoneman et sous son successeur le général Pleasanton, soit en effectifs, soit en aptitudes tactiques. On en eut bientôt la preuve.

Bien que ne se doutant pas encore des projets de son adversaire, Hooker apprit qu'une grande revue de cavalerie et d'artillerie confédérées avait eu lieu à Culpepper le 6 juin et il résolut d'éclairer ce qui pouvait se passer sur cette extrémité droite de son front.

A cet effet, il y lança aussi toute sa cavalerie, environ 8000 hommes, suivie de deux brigades d'infanterie. Les deux divisions Gregg et Buford, sous les ordres de Pleasanton, débouchèrent bravement contre Culpepper par les gués de Beverly, droit en dessous du confluent du Rappahannoch et du Hazel-River. Une action s'engagea à Brandy-Station, le 9 juin. Cette mêlée de cavalerie fut la plus considérable jusqu'à ce jour. Plusieurs charges à fond y furent données, entr'autres par les réguliers de Buford, et en somme les fédéraux, quoique inférieurs en nombre, mais manœuvrant mieux en ligne, y eurent l'avantage. Les confédérés furent repoussés sur une distance de 5 milles avec 750 hommes hors de combat. Pleasanton n'eut que la moitié de ces pertes ; il dut laisser toutefois trois canons en mains ennemies.

Ce succès relatif de Brandy-Station tranquillisa Hooker sur l'offensive confédérée qu'il craignait à ce moment-là, et il ajouta foi au bruit alors en cours que Lee détachait de son armée des troupes au secours de Wicksburg alors assiégée.

Le fait est que pendant que Hooker se berçait de ces douces illusions, les confédérés continuaient fort bien le mouvement qu'ils avaient commencé dès le 3 juin déjà, et qui devait les conduire jusque sur l'autre rive du Potomac.

Du 3 au 8 juin, les corps de Longstreet, de Ewell et de Stuart, mis en marche successivement en commençant par la gauche, se concentrèrent vers Culpepper ne laissant devant Hooker que le corps de Hill. Vers Culpepper resterait momentanément le centre sous Longstreet, tandis que la gauche sous Ewell se porterait

dans la Shenandoah, descendrait la vallée, s'assurerait des passages du Potomac aux environs de Harpers-Ferry, et s'avancerait vers la Pensylvanie.

Sur ce mouvement, Hooker quitterait sans doute ses lignes de Falmouth pour aller protéger Washington, sur quoi le corps de Hill se mettrait en marche sur les traces de Longstreet, suivant lui-même celles d'Evell, mais en longeant les Montagnes-Bleues du côté de l'est. La cavalerie de Stuart masquerait de ses pointes toute cette mobilisation sur le flanc droit des colonnes de marche, tandis que celles de Jenkins et d'Imboden l'ouvriraient dans le Shenandoah même, en avant de Ewell, ou la couvriraient sur la gauche.

Ce plan d'opérations, plus brillant que prudent au point de vue stratégique, ne valait pas celui de Chancellorsville. En allongeant sa ligne sur un espace aussi étendu, de 120 à 130 milles, coupé de grands cours d'eau et de chaînes de montagnes, Lee offrait de notables avantages à une attaque des fédéraux. Il risquait de voir son centre facilement percé, ou l'une de ses ailes accablée, avant qu'il fût possible au reste d'arriver au secours. Puis en lançant sa gauche aussi loin en avant-garde, seulement pour s'emparer des passages du Potomac, il compromettait l'essentiel pour courir après l'accessoire. A cette saison de l'année le Haut-Potomac, facilement guéable, ne demandait pas tant de préliminaires pour être franchi, tandis qu'en allant à l'avance occuper les gués, on démasquait tout le mouvement et on pouvait se faire sévèrement châtier à l'opération même du passage, opération toujours critique.

S'il est vrai qu'en face d'un général en chef aussi peu mobile que Hooker, on pouvait s'accorder des libertés qui eussent été plus dangereuses devant d'autres généraux, il est vrai aussi qu'on ne doit jamais spéculer sur l'ineptie de son adversaire.

Dans les premiers jours de juin, et conformément au plan susindiqué, les cavaliers-guérillas de Jenkins et d'Imboden, fonctionnant comme avant-gardes de Ewell, se mirent à descendre la Shenandoah. Ewell lui-même partit de Culpepper le 10 juin avec les trois divisions Rode, Early et Johnson. Il se dirigea d'abord sur Front-Royal, d'où il détacha la division Rode sur Berryville pour tourner Winchester à l'est, tandis qu'avec les deux autres divisions il marcha droit sur cette ville. Le 12 au soir chacune des deux colonnes arriva à sa destination et se trouva en présence de l'ennemi.

Le général fédéral Schenk commandait en chef tout le Haut-Potomac, ayant les deux divisions Milroy et Kelley, éparpillées à Winchester, à Berryville, à Crafton, à Harpers-Ferry, à Martinsburg et dans d'autres localités du voisinage. A Winchester même se trouvait Milroy, avec environ 7000 hommes.

Le général en chef des Etats-Unis, qui, de Washington, avait mieux vu que Hooker ce qui allait survenir, avait pressenti, dès le 11 juin, une grande expédition confédérée par le Shenandoah; il en avait avisé Milroy, en l'invitant à se concentrer préalablement, et, aussitôt que le danger serait là, de se replier sur Harpers-Ferry.

Ces sages conseils du général Halleck ne furent malheureusement pas écoutés.

Le 13, le colonel Mc Reynold, qui commandait 1500 fédéraux à Berryville, en fut chassé par la division Rode et se replia sur Winchester.

En même temps cette dernière ville était entourée par le général Ewell qui délogeait les avant-postes de leurs ouvrages avancés. Pendant la nuit et le 14 au matin on se prépara de part et d'autre à une affaire décisive. Milroy plaça une de ses brigades, Elliott, aux piquets; une autre, Mc Reynold, dans les deux lunettes qui couvraient l'entrée de la ville, vers le sud, et la troisième, colonel Elly, dans la ville même.

Dans l'après-midi, après de longues tirailleries sur tout le front, les confédérés attaquèrent du côté du nord. L'assaut réussit; vers 6 heures du soir, tous les abords septentrionaux de la ville furent enlevés, y compris six canons, et les fédéraux acculés à leurs lunettes et à la partie méridionale de la ville.

Milroy convoqua un conseil de guerre pendant la nuit, qui décida l'évacuation immédiate. Celle-ci commença dès les trois heures du matin, en abandonnant de grands magasins, des dépôts d'armes et 9 canons. Milroy avait réussi, à la faveur de l'obscurité, à passer silencieusement à travers deux corps confédérés, quand, au point du jour, il alla donner sur une portion de la division Johnson qui lui barrait le passage. Johnson attaqua aussitôt la colonne en marche, avant qu'elle eût pu se former en ordre de combat, et la mit, en quelques instants, dans une complète déroute. Avec 1600 hommes seulement sur 7000, le général Milroy parvint, à force de bravoure, à se frayer son chemin à travers les confédérés et à arriver à Harpers-Ferry. Deux mille hommes, 23 canons et un immense train furent capturés par les

vainqueurs. Le reste s'éparpilla dans la campagne et ne rejoignit l'armée que beaucoup plus tard.

Le même jour Rode avait marché sur Martinsburg et y avait pris 700 hommes, 5 canons et de grands magasins.

Ces succès des confédérés leur livraient toute la contrée; les fédéraux se retirèrent même de Harpers-Ferry sur les Maryland-Heights. Aussi Rode se porta aisément sur le Potomac, qu'il franchit, le 16, aux gués de l'embouchure du Conecocheague-Creek; il occupa ensuite Williamsport en Maryland.

La cavalerie confédérée du général Jenkins l'avait déjà devancé; elle était entrée le matin du même jour à Chambersburg en Pensylvanie. La cavalerie d'Imboden avait battu la campagne sur la gauche de Ewell, détruit le chemin de fer Baltimore-Ohio et le canal Chesapeake-Ohio, et s'était ensuite dirigée sur Hancock.

Le 22 juin seulement le reste du corps de Ewell franchit aussi le Potomac, à Williamsport, avec ordre du général Lee de se porter sur Chambersburg, puis sur Carlisle, en étendant sa droite jusque vers York.

Le 24 juin, les deux autres corps de Lee qui, dans ces entrefaites, avaient suivi Ewell, passèrent à leur tour le Potomac à Williamsport et Shepherdstown; ils se réunirent à Hagerstown, et s'avancèrent vers la Pensylvanie sur les traces de Ewell, dont ils rejoignirent les arrière-gardes le 26.

Ainsi le mouvement préparatoire d'invasion n'avait pas duré moins de 23 jours: il avait pu être pressenti par les fédéraux dès le 10, et il s'était parfaitement démasqué dès le 13.

Qu'avaient fait Hooker et le gros de Lee pendant tout le temps de ces opérations de la gauche confédérée ?

Le chef de l'armée du Potomac avait enfin appris, le 13 juin seulement et par le télégraphe de Washington plutôt que par ses reconnaissances, ce qui s'était passé sur sa droite et devant lui. Dès le lendemain il mit promptement l'armée en retraite par Dumfries, pour se rapprocher de la capitale fédérale. Une faible garde fut laissée au camp, avec des hommes de corvée chargés d'embarquer tout le bagage pour Aquia-Creek et pour Alexandrie.

Le 16, après une marche rendue pénible par une forte chaleur, toute l'armée était concentrée sur l'ancien champ de bataille de Manassas, occupant solidement Manassas-Junction et Centreville. La cavalerie fut lancée plus à droite vers les passages des Montagnes-Bleues.

Le général Lee, aussitôt que Hooker eut quitté ses positions de

Falmouth, ébranla aussi le corps de Hill de ses lignes de Fredericksburg, Longstret et Stuart de celles de Culpepper. A cette dernière fut affecté le rôle d'ouvrir, en même temps que de couvrir la marche du côté de Hooker. A cet effet Stuart forma un rideau, de Warrenton à Aldie, derrière lequel s'écoulèrent Longstreet, puis Hill.

Cela donna lieu à plusieurs engagements avec la cavalerie de Pleasanton, le long des pentes orientales de la montagne, et particulièrement sur la route d'Ashby-Cap. Des actions très vives furent livrées aux environs de Aldie, de Middleburg et de Upperville, du 17 au 21 juin. De part et d'autre on combattit bravement; les confédérés furent délogés successivement des postes avancés; mais l'infanterie de Longstreet arrivant finalement à l'appui de ses cavaliers, la possession des débouchés principaux de Ashby et de Snickers-Gap fut assurée aux colonnes du général Lee.

Hooker n'avait pas cru devoir, comme son adversaire, s'engager dans la montagne et faire soutenir bien loin sa cavalerie par de l'infanterie. Il craignait, de concert avec le gouvernement fédéral, de découvrir Washington et il était en outre retenu près du Potomac par le bagage et par les approvisionnements que le fleuve devait lui fournir. Il n'avait momentanément plus de base et bon nombre de régiments avaient même embarqué les sacs des soldats avec les gros trains pour pouvoir marcher plus à l'aise. Cela ôtait d'emblée à Hooker la possibilité de tenter l'opération la plus rationnelle qui s'offrît à lui, c'est-à-dire de s'élancer dans la Shenandoah sur les talons de ses adversaires et de les acculer au Potomac. Du reste, par les licenciements survenus dans son armée, il était fort diminué d'effectif; il ne disposait pas de plus de 65 mille hommes, et tout d'abord il n'avait songé qu'à les mettre en défensive à Manassas, où il croyait que l'ennemi l'attaquerait. Il fut maintenu dans cette idée jusqu'au 22 juin, trompé par des pointes incessantes de la cavalerie Stuart, laissée à la garde des cols. Mieux renseigné, il commença, le 23, à passer le Potomac à Point-of-Rocks, en avant de Leesburg, et il vint prendre position, le 24, sur le Monocacy aux environs de Frederick-City et d'Urbana.

Dans ces entrefaites Lee était en train de se concentrer à Chambersburg, où, dès le 27, il s'établit commodément dans un camp spacieux et abondamment pourvu. Il parut n'avoir d'autre but que de bien vivre en pays ennemi et de s'y créer des parti-

sans en payant régulièrement toutes les réquisitions faites aux particuliers.

Sa forte cavalerie le rejoindrait très prochainement et lui apporterait des nouvelles sûres des fédéraux de Hooker, dont elle devait tenir sans cesse la piste, tout en le harcelant. En attendant, son avant-garde sous Eweli s'approchait de la Susquehanna et coupait toutes les communications de chemins de fer tendant de Washington au nord et à l'ouest.

Pourquoi, après tant d'efforts, s'arrêter dans cette ville insignifiante de Chambersburg? Pourquoi n'avoir pas cherché, aussitôt en Pensylvanie ou en Maryland, à opérer contre Washington ou contre Hooker?.....

Il est possible que Lee, qui connaissait ou croyait connaitre la faiblesse de nerfs du gouvernement fédéral et ses transes à l'endroit de sa sécurité, ait espéré que la panique saisirait celui-ci et lui ferait commettre quelque bévue, évacuer son siège peut-être, ou rappeler des troupes de l'ouest.

Lee comptait encore sur un aide qu'il avait vivement sollicité à Richmond et au sujet duquel il ne savait rien encore. Il avait demandé que le général Beauregard s'avançât avec une quarantaine de mille hommes sur le front de Washington par Manassas, afin d'y seconder de ce côté, au moins par une bonne diversion, les opérations qui se feraient sur l'autre rive. Mais le gouvernement confédéré tenait autant à sa capitale que son antagoniste à la sienne. M. Jefferson Davis avait craint de dégarnir Richmond et il résistait, paraît-il, à la demande de son général.

Celui-ci était donc réduit à l'incertitude et à l'hésitation, au moment où il aurait fallu le plus de résolution et d'initiative. Il ne put s'avancer vers le nord que timidement, lentement, sans but bien déterminé, en étant sinon en défensive, au moins en passive observation. En attendant de pouvoir agir, il se consola par des razzias de chevaux et de mulets, que prudemment il achemina, au fur et à mesure de leur capture, de l'autre côté du Potomac.

Ce temps passé par le général Lee à ne savoir que faire de son heureux début d'invasion ne fut point perdu par ses adversaires.

Les revers répétés du Rappahanock, l'échec de Charleston, les lenteurs des sièges de Wicksburg et de Port-Hudson, avaient sans doute jeté un certain découragement dans le Nord. La défaite de Winchester et l'apparition soudaine des coureurs confédérés

en Pensylvanie, avant-garde de masses grossies par la peur, changèrent le découragement en stupeur.

Mais cette disposition des esprits fut de courte durée. Elle fit bientôt place à une tout autre, à un réveil d'énergie et d'ardeur qui accusait la puissante vitalité de la grande république. Le président Lincoln, par une proclamation du 15 juin, s'adressa directement au pays; il ne lui cacha rien de la situation et réclama de lui sur le champ de nouveaux sacrifices, de nouvelles et promptes levées, pour repousser l'agression des rebelles. Il demandait en particulier du Maryland 10 mille hommes, de la Pensylvanie 50 mille, de l'Ohio 30 mille, de la Virginie-Occidentale 10 mille, pour six mois de service.

Cet appel ne fut pas sans écho. Le Nord tout entier s'électrisa, se rallia au gouvernement de Washington et montra bien haut, par ses sentiments, la fausseté des calculs politiques des gens du Sud, qui avaient compté, pour faciliter leur offensive, sur les divergences politiques des membres de l'Union. Au contraire celles-ci disparurent devant la prétention des esclavagistes de porter leurs coups jusqu'au centre de la Pensylvanie et plus haut encore.

Ce grand Etat n'attendit pas même les appels du président Lincoln pour aviser à la situation. En Amérique on pense avec raison que ce n'est pas le gouvernement central seul qui est chargé des hauts intérêts de la nation.

Par une proclamation, aussi du 15 juin, le gouverneur de la Pensylvanie, M. Curtin, appela aux armes toutes les milices pensylvaniennes, et, 48 heures après, plusieurs régiments étaient déjà en marche. L'Etat de New-York fit de même. Les autorités locales de comtés et de villes ne restèrent pas en arrière. Des régiments de vétérans, qui venaient d'être licenciés, se reformèrent aussitôt et reprirent du service pour tout le temps pendant lequel le sol du Nord serait foulé par les rebelles. Entr'autres les villes de Philadelphie, de Harrisburg, capitale de l'Etat, et de Pittsburg, centre d'immenses usines et fonderies qu'on croyait surtout menacées, se levèrent comme un seul homme et se mirent en état énergique de défense. Toutes les affaires courantes y furent suspendues; les chantiers et les ateliers fermés, les ouvriers enrégimentés et appelés à faire l'exercice deux fois par jour. Des ouvrages de campagne et des barricades s'élevèrent aux principaux abords, des gardes furent placées aux ponts de la

Susquehanna, avec tout ce qu'il fallait pour les détruire à l'apparition de l'ennemi.

Tout cela se fit avec fièvre, rapidement, de nuit et de jour. En moins de deux semaines, plus de 100 mille miliciens convenablement armés gardaient les principales villes de la Pensylvanie et la ligne de la Susquehanna; en outre une dizaine de mille hommes de nouvelle levée, dont la plupart de vétérans, étaient en train, déjà le 29 juin, de rejoindre l'armée en campagne. Chaque jour de plus amènerait au moins un millier d'hommes de seconde catégorie.

Pour mettre de l'ordre dans ces subites recrues et pour la défense territoriale des points nouvellement menacés, le gouvernement de Washington avait constitué deux nouveaux commandements importants, deux nouveaux départements militaires, celui du Monongahela, quartier-général à Pittsbourg, qui fut confié au général Brooks, et celui de la Susquehanna, remis au général Couch.

Pendant tous ces préparatifs des fédéraux, le général Lee était resté à peu près inactif dans son camp de Chambersburg, ayant ses avant-gardes vers York et vers Carlisle et ses coureurs le long de la Susquehanna. Son arrière-garde s'échelonnait en revanche jusqu'à Williamsport sur le Potomac. Il tenait ainsi une ligne de près d'une centaine de milles de développement!

Mais nous savons déjà que devant Hooker on pouvait tout se permettre.

Le général fédéral était resté plus tranquille encore que son adversaire, aux environs de Frederick-City, occupé à rallier ses arrière-gardes, à attendre sa cavalerie et à soigner divers détails.

Il crut devoir aussi s'engager dans une polémique avec son supérieur direct le général en chef Halleck, au sujet de l'importance de Harpers-Ferry, que ce dernier voulait maintenir et que Hooker voulait évacuer. Par la force des choses il se trouva que celui-ci gagna son procès; mais il en perdit son commandement. Ayant en réplique offert sa démission, elle fut acceptée et on lui donna pour remplaçant le chef du 5e corps, le général Meade, qui entra en fonctions immédiatement, c'est-à-dire le 27 juin dans la nuit.

Cet officier, parfait militaire, bon ingénieur surtout, homme d'excellente éducation, n'avait rien fourni de bien marquant jusqu'ici. Mais les garanties qu'il présentait n'étaient pas moins sûres. Il avait fait tous ses grades, depuis celui de colonel, à l'armée du

Potomac, sans provoquer de plainte, à la constante satisfaction de ses chefs et de ses troupes. Il avait montré en diverses circonstances de la fermeté, du courage, ainsi que des connaissances et des vues prouvant qu'il entendait les opérations des masses. Déjà d'un âge mûr, comparativement à tant d'autres généraux américains à tournure de sous-lieutenants européens, le général Meade, par sa noblesse de maintien, sa haute stature, ses manières affables, sa tête intelligente et élégamment grisonnante, commandait facilement la confiance autour de lui. Né en Angleterre et ne pouvant ainsi arriver à la présidence, sa popularité militaire ne porterait ombrage à aucun parti ni à aucun rival politique.

Au moment de cette importante mutation les cavaleries étaient de part et d'autre en train de fournir de vaillantes courses, en opérant, il est vrai, à peu près pour leur propre compte.

Stuart, laissé en arrière-garde sur les cols des Montagnes-Bleues, y resta quelques jours pour observer l'armée fédérale du Potomac et pour la maintenir au sud du fleuve le plus longtemps possible. Il fit souvent des pointes heureuses sur ses flancs et sur ses derrières, puis tout un vaste *raid* dont nous parlerons tout à l'heure. Quant à la cavalerie fédérale de Pleasanton, après le combat d'Upperville, elle s'était repliée, avec le gros de l'armée, vers Leesburg. Elle passa le Potomac le 24 à Edward'Ferry et de là se dirigea sur Poolesville et Frederick-City. Une portion resta avec l'armée, tandis qu'une division, sous le général Kilpatrick, s'élança, le 28, aux trousses de Stuart et fit avec celui-ci le fabuleux *raid* et steeple-chase que nous allons maintenant raconter en suivant le récit détaillé de M. le comte de Paris :

« Stuart brûlait de venger les échecs que Pleasanton venait de lui infliger. Il ne pouvait songer à attaquer les fédéraux solidement établis sur les Bull-Run-Mountains, d'où ils dominaient la plaine et épiaient tous ses mouvements. Le second corps étant venu le 20 de Centreville prendre position à Thoroughfare-Gap, il pensait que toute l'armée fédérale était rangée derrière cette chaîne et qu'entre elles et Washington il n'y avait que des magasins, des dépôts et des postes détachés. Il conçut la pensée de renouveler la manœuvre qui lui avait réussi deux fois l'année précédente et de faire le tour complet de cette armée en passant entre elle et Washington; il comptait, en se dirigeant au sud, déborder son aile gauche, puis remonter au nord en laissant Centreville à sa droite, gagner Drainesville, passer le Potomac et rejoindre Lee dans le Maryland.

» Ce plan avait un grave défaut: c'était un intermède sans aucun lien avec la pièce principale. Les deux opérations de ce genre accomplies par Stuart l'année antérieure sur le Chickahominy et sur le Potomac avaient été entreprises pendant que les deux armées étaient immobiles; elles avaient par conséquent le caractère de grandes reconnaissances; jusqu'alors durant les campagnes actives, le rôle de Stuart avait été soit de couvrir, soit d'éclairer l'armée. Cette fois il entreprenait un mouvement périlleux dans un moment où il devait s'attendre à trouver l'ennemi en marche; il ne pouvait par conséquent prévoir les détours qu'il aurait à faire pour l'éviter, et s'engageait, dès l'abord, dans une direction opposée à celle que suivait l'armée confédérée. Il soumit son plan à Lee et il a affirmé, dans son rapport, que celui-ci l'autorisa à l'exécuter, en lui indiquant même les mouvements projetés du corps d'Ewell, afin qu'il pût rejoindre la division Early entre Gettysburg et le Susquehannah. Le récit officiel du général en chef, non moins affirmatif, est en contradiction formelle avec cette assertion. D'après cette assertion, Stuart n'aurait proposé le mouvement sur les derrières de l'ennemi que comme un moyen de retarder son passage sur la rive gauche du Potomac.

» Cette considération seule décida Lee à lui permettre de pénétrer dans le Maryland, à l'est du Blue-Ridge, mais sous la condition expresse que la cavalerie viendrait reprendre sa place naturelle sur le flanc droit de l'armée, aussitôt que l'ennemi se serait mis en route vers le nord. C'était, on le voit, une concession faite par Lee aux idées de son lieutenant, et, comme presque toujours en pareil cas, les termes un peu vagues employés par le premier furent sans doute interprétés par le second dans le sens qui convenait le mieux à ses désirs. De là un malentendu qui met leur bonne foi à couvert, mais dont les conséquences furent funestes à leur cause. En effet, lorsque Lee parlait à son lieutenant des derrières de l'armée fédérale, celui-ci entendait non la queue de ses colonnes en marche vers le nord, mais bien sa base d'opérations à l'est; lorsqu'il lui indiquait York comme le point près duquel il pourrait rencontrer Early et rejoindre la tête de l'armée confédérée, en suivant son flanc droit sans cesser de le couvrir, Stuart ne voyait dans cette ville qu'un point de rendez-vous à atteindre après avoir accompli le *raid* qu'il rêvait.

» Lee croyait ne se priver que pour peu de jours des services essentiels que sa cavalerie lui rendait depuis le début de la cam-

pagne ; aussi allait-il bientôt regretter l'autorisation trop légèrement donnée à Stuart. Celui-ci ne perdit pas un moment pour en profiter. Il laissa aux généraux Robertson et Jones environ quatre mille cavaliers, la garde du Blue-Ridge et le soin d'observer le front de l'armée ennemie ; puis, sans tenir compte des avis de Longstreet qui lui demandait de rester à sa portée, il se mit en route, dans la nuit du 24 au 25, avec les brigades de Fitzhugh Lee et de W. F. Lee, commandées par les colonels Munford et Chambliss, et celle de Hampton. Les cavaliers portaient trois jours de vivres pour eux-mêmes et un pour les chevaux ; six canons et quelques ambulances étaient les seuls attelages qui accompagnaient la division. En sortant de Salem, où celle-ci s'était réunie, Stuart, qui conduisait lui-même la tête de colonne, prit la route du nord ; puis, se jetant brusquement à travers champs, il vint rejoindre celle de l'est et gagna un passage des montagnes, au sud de Thoroughfare-Gap, appelé Glasscocks-Gap. Tournant au nord-est, il se dirigea sur Haymarket. Mais là devaient commencer les difficultés qu'il n'avait pas prévues.

» Avant d'arriver à Haymarket, il trouva sur la route qu'il comptait suivre tout un corps d'armée fédéral en marche. C'était le second, qui se rendait de Thoroughfare-Gap à Gum-Springs, afin de relever le troisième, en route pour le Maryland. Stuart, plaçant son artillerie en batterie, se donna le plaisir de canonner la colonne et d'y jeter un certain désordre; mais il ne lui fit accun mal et, pour masquer son mouvement, fut obligé de faire un grand détour au sud. Ses chevaux ayant peu à manger, il fallut les arrêter pour les faire paître. Une brigade seule poussa jusqu'à Gainesville. Centreville était occupé; toute la contrée qui séparait ce point du front de l'armée ennemie était sillonnée par des colonnes qu'il pouvait rencontrer à tout instant.

» Le plan qu'il avait formé était donc impossible à exécuter ; s'il y avait renoncé et avait rebroussé chemin, il serait revenu à temps pour découvrir le passage des fédéraux dans le Maryland, en prévenir Lee et rejoindre Early en Pensylvanie. Il s'obstina dans son dessein et, ne pouvant passer à l'ouest de Centreville, se décida à passer à l'est. Retardé par la nécessité de faire encore paître ses chevaux, il ne put dépasser, le 26, les bords de l'Occoquan, qu'il atteignit à Wolf-Run-Shoals et arriva, le 27, sur deux colonnes, aux stations de Burke et de Fairfax ; il ne trouva partout que les traces du départ de l'armée fédérale, ramassa quelques provisions abandonnées et ne croisa le fer qu'avec un

régiment de cavalerie, qu'il fit rentrer rapidement à Washington, après lui avoir enlevé 200 hommes. Poursuivant sa route sur les traces des unionistes, il arriva, dans la journée du 27, à Drainesville, que le 6e corps avait quitté le matin. Il n'avait donc pas réussi à tourner l'armée fédérale, qui avait franchi le Potomac avant lui, et il se trouvait simplement derrière elle. Il n'avait qu'à continuer jusqu'à Leesburg pour s'en assurer et, en remontant la rive droite du Potomac, il aurait pu, sans rencontrer d'obstacle, apporter promptement à Lee, avec le concours efficace de sa cavalerie, la nouvelle de ce passage. Mais il crut, au contraire, toute l'armée fédérale en marche, par cette rive, sur Leesburg et pensa qu'il rejoindrait tranquillement son chef en traversant le Maryland. Un gué, qui n'était observé par aucun poste ennemi, lui fut signalé près de Drainesville; il résolut aussitôt d'en profiter.

» C'était à peu de distance des magnifiques chutes du Potomac, en un lieu où le fleuve, déjà entraîné sur une pente rapide, s'étale au milieu de pierres et de rochers qui brisent son courant. Mais ce gué, facile pour les chevaux, semblait impraticable à l'artillerie. Stuart ne se laissa pas arrêter. Les caissons furent vidés: les gargousses et les obus partagés entre les cavaliers, puis on traîna à travers le fleuve les voitures et les canons submergés. La nuit était venue et la lune embrumée ne jetait qu'une lumière incertaine sur la surface agitée du fleuve; la longue file des chevaux, enfoncés dans l'eau jusqu'au poitrail, oscillait sous la pression du courant et conservait avec peine sa direction. Cependant, au bout de quelques heures, les grandes ombres qui traversaient silencieusement le fleuve eurent toutes escaladé l'autre rive. Stuart entra ainsi dans le Maryland sans tirer un coup de fusil, et s'empressa de couper le canal latéral au fleuve. Après quelques heures de repos le 28, il reprit sa marche en deux colonnes dans la direction de Rockville. Il avait appris, en effet, le mouvement de l'armée du Potomac, qui était tout entière entre lui et celle de Lee et se dirigeait vers le nord, avec une grande avance sur lui.

» On voit ainsi que Lee, Hooker et Stuart marchaient tous les trois parallèlement, le second étant entre ses deux ennemis et séparé de chacun d'eux par une chaîne de collines. Il n'y avait aucun moyen de faire parvenir un avis à Lee : les passages par lesquels Stuart comptait les rejoindre étaient fermés ; il ne resteit plus qu'à gagner les fédéraux de vitesse pour retrouver Early sur le Susquehannah. Les cavaliers sudistes allaient sans doute

jeter un certain trouble sur les derrières de l'armée ennemie; mais ces succès éphémères et stériles ne pouvaient compenser le dommage que leur absence sur le flanc de l'armée confédérée devait causer à celle-ci dans un moment aussi critique.

» Dès leurs premiers pas, ils ramassèrent des soldats isolés, des voitures de l'administration ennemie, mirent en fuite de faibles détachements, et, après s'être laissé amuser un moment par l'un d'eux, ils entrèrent sans coup férir dans le bourg de Rockville, situé sur la route directe qui reliait la capitale fédérale au quartier-général de Hooker à Poolesville. A peine s'y trouvaient-ils qu'on leur annonce l'approche d'un convoi de fourrages arrivant de Washington. Chambliss remonte aussitôt à cheval, avec sa brigade, pour enlever cette riche proie; Stuart qui, pour rien au monde, ne manquerait une pareille fête, conduit la chasse au galop.

» Le convoi, composé de 150 voitures, s'étend sur une longueur de deux à trois kilomètres et n'est plus qu'à quinze cents mètres de Rockville, lorsque les cavaliers qui éclairent sa marche, revenant brusquement en arrière, au cri de : « L'ennemi est sur nous! » jettent l'effroi et la confusion dans la longue file des voitures. Chaque conducteur veut faire tourner son attelage, les uns s'accrochent, les autres se renversent en travers de la route; ceux qui ont pu reprendre la direction de Washington se lancent dans une course folle, cherchant à se dépasser mutuellement. Les confédérés, le sabre haut, arrivent au milieu de cette panique et, se frayant un chemin à travers les voitures, atteignent les plus éloignées, qu'ils arrêtent presque en vue des forts de Washington. Tout le convoi est dès lors en leur pouvoir : les voitures déjà brisées sont brûlées, une centaine sont emmenées. Les cavaliers qui accompagnaient le convoi ne s'arrêtent que dans la capitale. Stuart fut tenté un instant de les suivre, et d'augmenter, par une pointe hardie entre deux forts, l'émoi que sa présence à Rockville ne pouvait manquer d'y causer. Mais la nuit approchait, ses chevaux étaient fatigués, et l'obligation de rejoindre promptement son chef devait l'emporter sur toute autre considération.

» Il fallut donc, malgré la lassitude des hommes et de leurs montures, se remettre en marche pendant la nuit et, le 29 au matin, les deux colonnes atteignirent le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio, à Hoods-Mills et à Sykesville. Elles avaient ainsi suivi le versant oriental des collines qui limitent, à l'est, le bassin du Monocacy. L'occupation du chemin de fer qui reliait Was-

hington et Baltimore à la ville de Frederick, où se trouvait le centre de l'armée ennemie, aurait pu être grave pour celle-ci, si elle avait dû y séjourner et si Stuart avait eu le temps de mettre sérieusement la voie hors de service. Il ne brûla que deux petits, ponts, ne put prendre aucun train et, ayant recueilli de nouveaux renseignements sur le mouvement de l'ennemi vers le nord, il renonça à continuer son œuvre de destruction pour ne s'occuper que de rejoindre Early. Il était en route dès le 29 après-midi, se dirigeant au nord-ouest vers Westminster, où il voulait passer les collines et prendre la route de Gettysburg. Son avant-garde fut vigoureusement reçue dans ce bourg par un escadron du 1er Delaware et ne put s'en emparer, le soir, qu'après un engagement où elle fit quelques pertes.

» Le 30 juin au matin, toute la division cheminait dans la direction de Hanover, où Stuart espérait trouver Early, ou du moins des avis précis sur sa position, et pouvoir communiquer avec le quartier-général. Six jours de marches incessantes, six jours presque sans sommeil, sans nouriture, sans nouvelles du reste de l'armée commençaient à briser les forces de cette belle troupe.

» Il avait fallu employer la dernière nuit à distribuer du foin aux chevaux qui, jusqu'alors, n'avaient guère mangé que du vert; on avait à escorter quatre cents prisonniers et plus de deux cents voitures, ramassés sur la route : ce convoi était un grand embarras, mais Stuart ne voulait pas s'en séparer; les munitions diminuaient rapidement; enfin l'on savait qu'une division de cavalerie ennemie avait campé, la nuit précédente, à Littlestown. Les chefs s'inquiétaient de voir qu'ils avaient beau pousser vers le nord, ils n'arrivaient pas à dépasser cet ennemi derrière lequel ils s'étaient si imprudemment glissés. Chambliss ouvrait la marche avec sa brigade, suivi par tout le convoi de l'artillerie. Hampton faisait l'arrière-garde, séparé du premier par une longueur de près de quatre kilomètres qu'occupaient les attelages; Fitzhugh Lee couvrait le flanc gauche sur une route de traverse.

» En arrivant sur les mamelons qui dominent Hanover, les confédérés aperçoivent une longue colonne de cavalerie ennemie qui, venant de Littlestown, traversait la ville dans la direction du nord, occupant ainsi la route qu'eux-mêmes étaient si pressés de suivre. Le cas était grave, la retraite devenait impossible, il fallait payer d'audace : Chambliss commença l'attaque. Quelques mots suffiront pour expliquer cette nouvelle rencontre entre

Kilpatrick et Stuart, aussi inattendue pour l'un et l'autre que celle d'Aldie deux semaines plus tôt. La cavalerie de Stahl, réunie au corps de Pleasonton, avait été réorganisée et divisée en deux brigades, sous les ordres de deux officiers de grand mérite, Farnsworth, homme déjà expérimenté, qui allait périr dans quelques jours sans avoir pu donner toute la mesure de sa valeur, et le jeune Custer qui, après avoir heureusement traversé tous les périls de la grande guerre, devait tomber, treize ans plus tard, sous le tomahawk des Peaux-Rouges. On leur donna pour chef Kilpatrick, que les derniers combats avaient mis en relief.

» Cette nouvelle division était à Frederick lorsque, le 28, on apprit l'arrivée de Stuart à Rockville. Pleasonton, qui avait, l'année précédente, donné inutilement la chasse à ce dernier, adopta cette fois contre lui une autre tactique : au lieu de lancer ses cavaliers sur sa piste pour le harceler, il résolut de le laisser se charger d'un butin qui devait le ralentir et de manœuvrer entre lui et l'armée confédérée de manière à l'en tenir séparé le plus longtemps possible. Il ne pouvait adopter un meilleur plan. Cette tâche fut confiée à Kilpatrick.

» Le nouveau divisionnaire se mit en route le jour même, et, suivant la route de Middleburg et Taneytown, il vint camper, le 29, à Littlestown, pendant que Stuart arrêtait, comme nous l'avons dit, sa tête de colonne à quelques kilomètres de ce village. Soit que Kilpatrick eût marché trop vite pour que les habitants pussent venir le renseigner, soit qu'ils fussent frappés de terreur par l'arrivée des confédérés, il ne fut pas averti du voisinage de la cavalerie ennemie. Ne songeant qu'à se maintenir sur le flanc droit d'Early, qui, nous l'avons vu, était la veille à York, il se dirigea sur cette ville. Custer avec sa brigade, appuya à gauche sur Abbotsville, pendant que Farnsworth suivait la route directe par Hanover. C'est là que les deux troupes, marchant en sens contraire, se trouvèrent en présence vers dix heures du matin.

» En appercevant l'ennemi, les fédéraux ont envoyé un détachement à sa rencontre pour le reconnaître, mais Chambliss, arrivant au galop, le pousse devant lui, pénètre dans la ville, et coupe la colonne unioniste avant qu'elle ait eu le temps de se réunir. Si la longueur du convoi derrière lequel marchait Hampton n'avait pas retenu celui-ci trop loin pour qu'il pût rejoindre à temps son camarade, la brigade fédérale aurait été anéantie. Mais un prompt secours ne tarde pas à la retirer de la situation

périlleuse dans laquelle elle se trouve. Kilpatrick et Farnsworth, revenant sur leurs pas avec le 5e New-York, chargent, à leur tour, les confédérés, occupés à ramasser les prisonniers, et, après une mêlée sanglante, les rejettent hors de la ville. Le colonel Payne, à la tête du 2d Caroline du Nord, essaye en vain de reprendre l'offensive par une attaque de flanc: cette attaque est repoussée et lui-même fait prisonnier. Stuart s'établit sur une hauteur au sud de la ville, d'où son artillerie maintient l'ennemi à distance, et il attend ses deux autres brigades, non pour forcer le passage, mais pour couvrir le mouvement par lequel il veut se dérober, avec son convoi, à une lutte qu'il juge inégale.

» Fitzhugh Lee arrive le premier et attaque la queue de la colonne ennemie, qui par sa formation en bataille est devenue la droite de Kilpatrick. Mais celui-ci, qui veut, avant tout, couper à ses adversaires la route de Gettysburg, concentre ses forces sur ce point et Custer, arrivant à son secours, gagne bientôt du terrain sur les sudistes. Stuart, de son côté, espérant trouver Early sur le Susquehannah et n'osant s'engager entre le gros de l'infanterie et la cavalerie de l'ennemi, s'est décidé à marcher à l'est, par Jefferson, pour atteindre les environs de York. C'est la direction que Kilpatrick a tout intérêt à lui voir prendre : aussi n'est-il pas inquiété dans ce mouvement. Hampton, qui est entré presque sans coup férir dans la ville abandonnée par les fédéraux pour renforcer leur droite, couvre de nouveau la marche du convoi.

Pendant que Kilpatrick donne quelques repos à ses troupes fatiguées, et remet au lendemain leur départ dans la direction de Heidlesburg, où il espère intercepter Stuart, celui-ci ne perd pas un instant pour gagner de l'avance sur lui. Il faut en effet que, par un de ses efforts extraordinaires dont des troupes d'élite sont seules capables, il réussisse à passer avant le jour entre son adversaire et la barrière infranchissable du Susquehannah. Cette marche de nuit fut terrible; des régiments entiers dormaient à cheval, dit Stuart, et les hommes vacillant sur leurs infatigables montures, se laissaient tomber comme des masses inertes. Enfin, au point du jour, le 1er juillet, on arrive à Dover, mais seulement pour éprouver une nouvelle et amère déception. Stuart apprend en effet qu'Early, après avoir occupé toute la contrée, l'a brusquement évacuée la veille, en se dirigeant vers l'est. Il faut donc se remettre, encore une fois, en route, à la poursuite non de l'ennemi, mais de cette infanterie amie qui semble

s'éloigner comme un fantôme, d'autant plus rapidement qu'on fait plus d'efforts pour s'en rapprocher. Enfin, le 1er juillet dans l'après-midi, Stuart arrive, avec une brigade, à Carlisle, après avoir parcouru, depuis la veille au matin, plus de deux cents kilomètres, en ne s'arrêtant guère que le temps nécessaire pour livrer le combat de Hanover. Là encore, au lieu des soldats d'Ewell, il trouve seulement les traces de leur passage, sans que rien puisse l'aider à percer le mystère de leur retraite précipitée. Cependant ses provisions sont à bout, ses munitions vont être épuisées, et la ville de Carlisle refuse de le recevoir. Inquiet, irrité, n'ayant qu'une partie de ses forces autour de lui et privé de son convoi, qui est demeuré bien loin en arrière, Stuart, pour faire céder la ville, lui envoie les derniers obus qui restent dans ses caissons, mais inutilement. Bientôt d'ailleurs de nouvelles préoccupations viennent lui imposer d'autres soins.

» Il reçoit enfin des ordres de son chef, dont il était resté séparé sept jours entiers. Les renseignements qu'il pouvait lui donner ne devaient rien lui apprendre, comme les dégâts qu'il avait commis sur les derrières des unionistes n'avaient été d'aucun secours à l'armée confédérée. Au lieu d'apporter des nouvelles, c'était lui qui venait en demander : celles qui lui parvinrent étaient graves. Une bataille était imminente ; il n'avait pas su remplir auprès de l'infanterie, avant le choc, le vêritable rôle de la cavalerie : il fallait au moins être auprès d'elle à l'heure décisive. Les trois brigades reçurent aussitôt l'ordre de marcher séparément sur Gettysburg. »

Au moment où le général Meade avait pris son commandement, le 28 juin, les ordres de mouvements pour le lendemain avaient déjà été donnés par le général Hooker, et par son chef d'état-major Butterfield. Le nouveau commandant en chef n'y changea rien ; il continuerait à marcher vers le nord par le versant oriental des montagnes, sûr d'atteindre l'ennemi dans cette direction soit qu'il voulût franchir le Susquehannah ou simplement longer la rive droite de ce fleuve en marche vers le Maryland. Dans cette direction, Meade couvrait en même temps Baltimore et Washington, au gré de son gouvernement, ce qu'il n'eût pu faire aussi bien en tentant l'opération plus grandiose de se lancer au travers des montagnes sur les derrières mêmes des confédérés.

Le 29 juin au soir, l'armée fédérale devait atteindre la ligne

Westminster-Taneytown-Emmettsburg-Waynesboro; mais tandis que la gauche, deux corps d'armée sous Reynolds, et le centre, deux autres corps, arrivèrent bien autour d'Emmettsburg et de Taneytown, la droite, trois corps, dut s'arrêter autour de New-Windsor. Le lendemain 30, cette droite se porta en avant sur Westminster et Manchester, pendant que la gauche se concentrait aux environs d'Emmettsburg et plus au nord sur la route de Gettysburg. Une réserve de 7000 hommes sous le général French, retirés de Harpers-Ferry, restait à Frederick-City.

Ce front de Manchester-Emmettsburg, d'environ 40 kilomètres, et quelque peu prolongé sur les ailes par les coureurs de la cavalerie, était convenablement en rapport avec le but du général en chef fédéral et avec les forces qu'il avait alors sous la main. Ces forces se montaient à plus de cent mille hommes avec 150 pièces de campagne, répartis en 7 corps d'armée, 19 divisions, 51 brigades, deux réserves de cavalerie et d'artillerie, dont nous devons donner ici la nomenclature pour l'intelligence des détails qui suivront :

1er corps, Reynolds; divisions Wadsworth, Doubleday, Robinson; brigades Meredith et Cutler; Rowley, Stone et Stannard; Paul et Baxter.

2e corps, Hancock; divisions Caldwell, Gibbons, Hayes; brigades Cross, Kelley, Zook et Brooke; Harrow, Webb et Hall; Carroll, Smith et Villard;

3e corps, Sickles; divisions Humphrey, Birney; brigades Carr, Brekow et Burling; Graham, Ward et Trobriand.

5e corps, Sykes; divisions Ayres, Barnes, Crawford; brigades Day, Burbank et Weed; Tilton, Sweizer et Vincent; Mac Candless et Fisher.

6e corps, Sedgwick; divisions Wright, Howe, Wheaton; brigades Torbert, Bartlett et Russell ; Grant et Neil; Shaler, Eustis et Nevin.

11e corps, Howard; divisions Steinwehr, Schurz, Barlow; brigades Costar et Smith; Amesburg et Kryzanowski; Gilsa et Ames.

12e corps, Slocum; divisions Williams, Geary; brigades Rugers, Colgrove et Lockwood; Candy, Kane et Greene,

Corps de cavalerie, Pleasanton; divisions Buford, Gregg, Kilpatrick; brigades Gamble, Devin et Merritt; Mac Intosh, Irvin Gregg et Huey; Farnsworth et Custer.

Artillerie, général Barry, 150 pièces réparties en une brigade

de 4 à 6 batteries à chaque corps d'armée, et une division de réserve de 3 brigades sous le général Tyler.

Génie, général Benham.

Chef d'état-major, général Butterfield, avec le général Warren comme adjoint.

L'armée confédérée, d'un effectif d'environ 90 mille hommes, avec 120 pièces de campagne, était répartie, comme nous l'avons dit ci-dessus, en quatre corps d'armée, y compris celui de cavalerie. Meade était d'autant plus sûr de la rencontrer que Lee, venant d'apprendre la situation des fédéraux, avait décidé de leur épargner la moitié du chemin.

Le 29 juin, il mit son armée en marche pour la concentrer à l'est des montagnes. Le premier point de rendez-vous de ses corps fut indiqué sur la route entre Gettysburg et Cashtown; Longstreet et Hill s'y porteraient de la direction de Chambersburg, tandis que Ewell s'y rabattrait de Carlisle.

Partout le mouvement commença le 30, mais la marche se fit plus lentement, dit le général Lee dans son rapport, qu'il l'eût fallu pour répondre pleinement à ses intentions. Le 30 au soir, ses corps se trouvaient encore fort en arrière de leur but. Longstreet était échelonné entre Chambersburg et Greenwod; Hill, en avant de celui-ci sur la même route de Chambersburg à Gettysburg, formait une longue colonne vers Cashtown et Knightstown, ayant en tête la division Heth, brigade Pettigrew en avant-garde et en escarmouche sur le Marsh-Creek contre la cavalerie fédérale de Buford cherchant à s'établir à Gettysburg; enfin Ewell, qui a abandonné ses plans contre Harrisburg, est venu en trois colonnes par division sur la ligne Scotland-Mummasburg, à une dizaine de kilomètres au nord de celle de Cashtown-Gettysburg.

Le 1er juillet l'armée confédérée devait se concentrer autour de Gettysburg, où la division Heth ferait, en même temps, une razzia des excellentes chaussures qui s'y fabriquaient et emmagasinaient pour les troupes du nord. On ne savait pas encore les masses de celles-ci dans le proche voisinage.

De leur côté les fédéraux, continuant leur marche vers le nord, avec prudence vu la longueur de leurs colonnes et l'incertitude sur la situation exacte de l'ennemi, occupaient Gettysburg pendant la nuit du 30 juin au 1er juillet. C'était Buford qui s'y installait ainsi pour mieux éclairer et couvrir la gauche de l'armée, dont il formait l'avant-garde, se doutant un peu de l'orage qui menaçait dans cette direction. Il était suivi de près par des déta-

chements du 1er corps, Reynolds, avec lesquels marchaient des sections de télégraphistes et du corps des signaux toujours prêtes à improviser leurs installations et à transmettre aux quartiers-généraux les rapports des reconnaissances et des observatoires.

Des mouvements ordonnés de part et d'autre pour le 1er juillet allait ainsi résulter nécessairement une rencontre des têtes de colonnes des divisions Buford et Heth, rencontre qui deviendra une bataille de trois jours par l'arrivée successive des troupes échelonnées derrière leurs avant-gardes, mais fort en arrière encore.

Avant de raconter cette longue suite d'acharnés combats, il est nécessaire de donner une description détaillée du terrain qui en sera le théâtre.

« La vallée située à l'est du South-Mountain parallèlement à celle du Cumberland, s'élargit vers le nord et a presque la forme d'un triangle, dont la base serait sur le Susquehannah et le sommet à l'embouchure du Monocacy dans le Potomac. De Frederick, qui se trouve encore dans la partie étroite, plusieurs routes se dirigent, en divergeant, au nord et au nord-est : les principales sont celles de Harrisburg par Emmettsburg, Gettysburg et Heidlersburg au nord, et de York par Middlesburg, Taneytown, Littlestown ef Hanover au nord-est, qui se séparent en sortant de Frederick, et la chaussée, qui à Gettysburg se détache de la première, vers l'est, pour rejoindre la seconde à York. Ces routes sont coupées, presque perpendiculairement, par un grand nombre d'autres voies formant comme les rayons d'un secteur dont l'arc serait le chemin de fer de la vallée de Cumberland, et aurait Baltimore pour centre.

» Toutes celles qui nous intéressent ici partent de Westminster. Ce bourg était, en 1863, l'extrémité d'un tronçon de chemin de fer qui allait de Baltimore jusqu'au pied des collines dont nous avons parlé. Les diverses routes qui s'en éloignent vont chacune rejoindre un des passages du South-Mountain : la plus méridionale, par New-Windsor et Frederick, gagne Cramptons-Gap ; la suivante, par Union, Middleburg et Mechanicstown, le passage de Cavetown ; la troisième, par Frizzelburg, Taneytown et Emmettsburg, celui de Waynesboro ; la dernière enfin, passant par Littlestown, Two-Taverns, Gettysburg, franchit les montagnes à l'ouest de Cashtown et descend sur Chambersburg par Greenwood et Fayetteville.

» Un coup d'œil sur la carte fera voir, mieux encore que cette explication, que les deux centres de communication dans cette

vallée sont Gettysburg et Westminster : chacun de ces deux bourgs était la tête d'un chemin de fer, et le premier, outre les routes déjà énumérées, en possède quatre ou cinq autres moins importantes qui conduisent à l'est à Hanover, au sud-ouest à Fairfield, au nord-ouest à Mummasburg, et de là, par la montagne, à Shippensburg, et au nord-est à Hunterstown.

» La ville de Gettysburg, nous l'avons dit, est située presque au point de partage entre les eaux du Susquehannah et celles du Potomac, mais elle appartient encore au bassin de ce dernier fleuve. Les petits ruisseaux du Rock-Creek et du Marsh-Creek, qui coulent du nord au sud à quelques kilomètres, l'un à l'ouest, l'autre à l'est de la ville, se réunissent pour former l'une des branches du Monocacy ; un troisième est le Big-Pipe-Creek, qui, descendant des collines de Manchester, passant entre Taneytown et Frizzelburg et arrosant Middleburg, coule à l'ouest-sud-ouest, jusqu'à son confluent avec le Monocacy en aval de celui du Marsh-Creek.

» La riche vallée que tant de routes sillonnent offre, au centre, une couche unie de terre végétale, vers le South-Mountain un terrain ondulé, au sous-sol schisteux, dont toutes les aspérités ont été adoucies par l'action du temps; plus près encore de la montagne, sur une ligne passant par Emmettsburg et Gettysburg, s'élèvent de longues arêtes parallèles à la direction générale de la chaîne ; les rochers fort durs dont elles se composent ayant résisté aux intempéries mieux que le schiste, leur enveloppe primitive, forment une série de groupes, de crêtes abruptes, de pitons isolés, qui prennent souvent l'aspect le plus bizarre, et présentent tantôt, comme près de Gettysburg, de véritables citadelles construites par la nature, tantôt, comme à Emmettsburg, un mélange confus, véritable chaos de ruines naturelles....

» Les accidents du terrain autour de Gettysburg sont dus, comme nous l'avons dit pour toute la région voisine de cette chaîne, à la présence d'arêtes rocheuses parallèles à sa direction générale, qui, tantôt émergent du sol en dentelures escarpées ressemblant à des châteaux ruinés ou à des pyramides fantastiques, tantôt le soulèvent seulement en croupes adoucies dont les longues ondulations dessinent vaguement cette charpente géologique. Une population laborieuse établie sur cette terre fertile l'a presque complètement défrichée : aussi les bois, beaucoup plus clairsemés que dans le Maryland, et les rochers, moins nombreux qu'à Emmettsburg, ne forment-ils que des points d'appui isolés

au milieu d'un terrain propre aux déploiements des armées et au jeu de l'artillerie.

» Les ruisseaux qui la traversent étaient, dans cette saison, tout à fait insignifiants. Les deux principaux, le Willoughby-Run et le Rock-Creek, courent parallèlement du nord au sud, l'un à l'ouest, l'autre à l'est de Gettysburg et se jettent plus bas dans le Marsh-Creek. Les rives de ces deux cours d'eau se ressemblent. Celles du Rock-Creek sont, comme son nom l'indique, hérissées de rochers, couvertes de bois dont ces rochers ont empêché le défrichement, et elles s'élèvent jusqu'à quarante et même cinquante mètres au-dessus de son lit. Celles du Willoughby-Run sont moins élevées, moins abruptes, moins boisées. Le champ de bataille est compris entre la rive droite du premier et la rive gauche du second. Le système des collines qu'on rencontre sur ce terrain peut se diviser en deux groupes disposés d'une façon analogue, et dont la formation révèle une loi géologique commune à toute la contrée. Chacun forme un faisceau de trois arêtes, partant d'un point commun élevé et abrupt: l'arête centrale, la plus haute et la plus longue, se dirige au sud: une autre, aussi droite, mais moins élevée, au sud-sud-ouest; la troisième, s'étendant vers l'est-sud-est, est courte, tourmentée, fendue en deux branches, comme si elle avait été contrariée dans sa formation par la direction générale du soulèvement.

» Le premier groupe a pour point de départ une crête appelée Oak-Hill, à cause du taillis épais de chênes qui la couvre, et située à deux kilomètres au nord-ouest de Gettysburg dans la direction de Mummasburg. Son arête centrale a trois kilomètres de longueur; elle est, sur les deux tiers de cette longueur, fort étroite, assez élevée, et parsemée de petits bois, de fermes et de maisons de campagne. Parmi ces habitations se trouve un séminaire luthérien qui lui a fait donner le nom de Seminary-Hill, et dont le clocher, placé sur le point culminant, domine toute la campagne environnante. L'arête du sud-ouest n'est d'abord séparée de celle-ci que par un pli de terrain insignifiant, qui s'approfondit à mesure qu'elles divergent; elle borde le cours du Willoughby-Run. La troisième se compose de plusieurs mamelons arrondis qui s'abaissent graduellement jusqu'auprès du Rock-Creek, et entre lesquels il serait difficile de tracer une ligne de faite. Au milieu des vastes champs cultivés qui les couvrent, l'on aperçoit quelques fermes, entre autres celle de Crawford et, à deux cents mètres du Rock-Creek, l'Almshouse ou dépôt de mendicité du

comté. Le second groupe est situé au sud-est du premier. Son point de départ est à deux mille cinq cents mètres d'Oak-Hill; il était connu bien avant la bataille sous le nom de Cemetary-Hill, à cause du cimetière qui le couronnait, comme si une funèbre prévision l'eût placé par avance sur un point ou devaient tomber à la fois tant de victimes.

» Cette hauteur, à la crête rocheuse, s'élève brusquement, de vingt-cinq mètres environ, au-dessus d'un large vallon où serpente le Stevens-Run, faible ruisseau qui coule de l'ouest à l'est et rejoint le Rock-Creek après avoir longé les dernières pentes du mamelon occupé par la ferme Crawford. La petite ville de Gettysburg est assise dans ce fond, sur la rive méridionale du Stevens-Run, et ses rues droites, bordées de maisons derrière lesquelles s'étendent de beaux vergers, s'élèvent, en pente douce, sur le dernier contrefort de Cemetary-Hill. L'arête principale, qui part de ce point et se dirige au sud, ne tarde pas à s'abaisser, les rochers disparaissent, les pentes, découvertes à l'ouest, s'adoucissent de ce côté; à l'est, au contraire, le lit du Rock-Creek se creuse encore plus rapidement entre des escarpements que couvrent d'épais taillis.

» A quinze cents mètres de l'extrémité sud de Cemetary-Hille, la ligne de faîte a perdu environ vingt mètres de hauteur, puis elle se relève sur une longueur d'un kilomètre, pour se terminer enfin par deux collines au profil hardi, qui dominent fièrement tous les environs, et dont les rochers bizarres semblent de loin absolument inaccessibles à l'homme. La plus méridionale, qui est la plus élevée, n'a pas moins de soixante-dix mètres au-dessus Gettysburg : elle est connue sous le nom de Round-Top, ou sommet rond; l'autre, appelé Little-Round-Top ou petit sommet rond, séparée de la première par une distance de cinq cents mètres, a trente-cinq mètres de moins de hauteur. L'une et l'autre, reliées par un col élevé, forment à l'ouest un escarpement au pied duquel coule un petit ruisseau marécageux, le Plum-Run, dont le lit est à plus de cent mètres au-dessous du sommet du Round-Top. La rive opposée de ce ruisseau, quoique moins élevée, est aussi sauvage, aussi abrupte que les flancs des Round-Tops, et les colons, jaloux sans doute des légendes de la mère patrie, ont, en plein XVIII^e siècle, donné le nom de Devils-Den ou grotte du diable à l'une des nombreuses cavernes qu'on y rencontre.

» Des deux côtés, un végétation vigoureuse, puisant sa nourri-

ture dans le sol fertile dû à la décomposition des roches de syénite, perce à travers les blocs entassés, et des chênes trapus et noueux couvrent de leur épais feuillage les anfractuosités du terrain. Ce bois s'étend à l'ouest jusque sur le plateau ondulé, où il pénètre en zigzag au milieu des cultures. L'arête orientale, fort courte, comme dans l'autre groupe, et se terminant aussi au bord du Rock-Creeck, à environ seize cents mètres au sud de l'Almshouse, offre les mêmes caractères que les hauteurs des Round-Tops. C'est une crête qui, présentant des pentes abruptes au nord, relie Cemetary-Hill aux rochers boisés de Culps-Hill, puis, perdant brusquement une partie de sa hauteur, sans cesser d'être escarpée; incline au sud en bordant le cours de Rock-Creek, que dominent sur la rive opposée les pentes, également boisées, de Wolf-Hill. Une large brèche sépare les contreforts de Culps-Hill d'un dernier sommet situé à un kilomètre plus au sud et appelé Powers-Hill. La troisième branche, semblable encore à celle de l'autre groupe par sa direction et son peu d'élévation, se détache de la première, à cinq cents mètres environ du point central, se dirigeant vers le sud-ouest en s'abaissant graduellement et en s'étalant comme celle-ci. A mille ou quinze cents mètres de là, elles ne forment plus chacune qu'un pli de terrain assez indistinct, celle de l'ouest ayant de treize à quinze mètres et l'autre de sept à treize au-dessus de la dépression qui les sépare, et dans laquelle le Plum-Run prend sa source. La première domine donc la seconde à des distances de sept à huit cent mètres, mais trop peu pour lui donner, au point de vue de l'artillerie, dans ce terrain découvert, une supériorité réelle.

» C'est au milieu de ces légères ondulations que se trouve le lien entre les deux groupes : la branche centrale du premier, laquelle prolonge, en s'abaissant, l'arête de Seminary-Hill, vient se souder à la branche orientale du second, près du point où celle-ci est le moins élevée. A huit cents mètres plus au sud, en un point devenu historique sous le nom de Peach-Orchard, et que nous appellerons les Vergers, la ligne de faîte tourne brusquement à l'ouest, forme un léger col et, au bout de quatre cents mètres, se dirige au sud en suivant une crête assez étroite et presque entièrement boisée dont le versant oriental domine le Willoughby-Run jusqu'à son confluent avec le Marsh-Creek.

» La ville de Gettysburg est naturellement le centre de toutes les routes qui traversent cette contrée. Au nord, trois chemins se séparent avant même d'avoir traversé le Stevens-Run : le premier,

au nord-ouest, conduit à Mummasburg, en franchissant le prolongement de la crête d'Oak-Hill ; le second, au nord, se dirige sur Carlisle, en laissant à droite l'Almshouse; le troisième, au nord-est, qui passe devant cet établissement et franchit le Rock-Creek peu après, porte l'indication de Harrisburg. Le chemin de fer de Hanover aborde la ville par l'est, en suivant la rive droite du Stevens-Run : il n'était pas exploité plus loin que Gettysburg, mais les travaux destinés à le prolonger vers Chambersburg se continuaient, au delà de la ville, vers l'ouest-nord-ouest, et coupaient, par de profondes tranchées, les deux arêtes qui descendent d'Oak-Hill vers le sud et le sud-ouest. Deux routes franchissaient également ces deux arêtes: la première est le Turnpike, ou grande route pierrée de Chambersburg; elle suit de très près le tracé inachevé de la voie ferrée; l'autre est un simple chemin vicinal, qui prend à l'ouest-sud-ouest la direction de Fairfield et Hagerstown et traverse le Marsh-Creek au gué dit le Black-Hors-Tavern. Le séminaire se trouve entre les deux, au-dessus de leur bifurcation.

» Comme au nord et à l'ouest, trois routes sortent au sud, et deux à l'est de Gettysburg. — Ces dernières sont celles de Hunterstown au nord-est et de Hanover au sud-est qu'Early avait suivies dans sa marche sur York. — Les voies ouvertes vers le sud sont d'abord la grande route de Baltimore au sud-sud-est, qui, en quittant Gettysburg, s'élève sur le sommet de Cemetary-Hill, laisse Culps-Hill à gauche, et descend sur le Rock-Creek entre les contreforts de cette colline et les pentes de Powers-Hill; puis, au sud, le chemin de Taneytown, qui franchit la branche principale du second groupe au-dessus de Cemetary-Hill, et longe, à mi-côte, le versant oriental de cette branche, laissant à sa droite les sommets des Round-Tops; enfin, au sud-sud-ouest, le chemin d'Emmettsburg, qui suit exactement la ligne de faîte de la troisième branche à travers de vastes cultures, coupées seulement de clôtures de bois et parsemées de fermes jusqu'aux Vergers, où elle continue dans sa direction première, en coupant un ravin qui aboutit au Plum-Creek au-dessous de Devils Den.

» Cette énumération ne suffirait pas encore pour faire comprendre la valeur que tant de routes convergentes devaient donner à Gettysburg, si nous n'ajoutions que les *Turnpikes* jouent, dans la guerre aux Etats-Unis, un rôle semblable à celui des *pavés* qui traversaient la France et les Flandres dans les guerres du XVII^e^ siècle : en effet, tous les autres chemins n'étant que tracés et

nullement construits ni entretenus, ne peuvent servir aux gros transports, et les grandes voies macadamisées attirent forcément les armées; or trois de ces voies, celles de Chambersburg, de Baltimore et d'York, se réunissaient à Gettysburg.

» Tel est le terrain sur lequel des circonstances imprévues allaient mettre aux prises les deux armées. Ni Meade ni Lee ne le connaissaient personnellement, et, s'ils savaient, par l'examen des cartes, l'importance que la réunion de dix routes et d'un chemin de fer donnait à la ville de Gettysburg, ils n'avaient aucun renseignement sur les fortes positions que la nature avait créées, comme à plaisir, tout autour de cette ville. Ewell et Early, qui l'avaient traversée quelques jours auparavant, ne paraissent pas avoir fait à leur chef de rapport à ce sujet. Buford n'avait pas eu le temps d'en donner la description à Meade et de recevoir ses ordres.» [1]

## II. *Bataille de Gettysburg* 1, 2, 3 *juillet* 1863.

### Première journée.

Les débutants des engagements du 1er juillet sont, on l'a dit, Buford contre Heth. La cavalerie de Buford a pris position de grand matin, en arc de cercle de l'ouest au nord-est de Gettysburg, la brigade Devins à droite, entre la route de Mummasburg et la tranchée du chemin de fer, la brigade Gamble à gauche, poussant sa première ligne au bord du Willoughby-Creek jusqu'à la route de Hagerstown. Presque toutes les troupes sont à pied, le mousqueton au poing, même les réserves massées en arrière de l'arête d'Oak-Hill ; l'artillerie à cheval est en batterie de manière à enfiler les trois routes par lesquelles les confédérés peuvent arriver. Ceux-ci apparaissent vers huit heures par une chaîne serrée de tirailleurs descendant, à découvert, les pentes de la rive droite de Willoughby-Run. Ils annoncent la division Heth qui, s'avançant par la route de Cashtown, vient de déployer ses deux brigades, celle d'Archer à droite, celle de Davis à gauche.

Les cavaliers fédéraux, bien embusqués, dirigent un feu nourri sur les assaillants. Une lutte meurtrière s'engage au bord du ruisseau. Elle se prolonge sans résultat marquant pendant une heure, Buford attendant les secours pressants demandés à Reynolds ; Heth attendant l'approche de la division Pender marchant derrière lui, avec le commandant du corps Hill, pour fournir un

[1] Comte de Paris; ouvrage cité.

coup plus décisif et enlever la position de Gettysburg, qu'il croyait tenue par tout un corps d'armée au moins.

« Mais c'est à l'instant où les sacrifices faits par Buford pour conserver sa position semblent devoir être inutiles qu'il recueille, au contraire, les fruits de sa tenacité. Les soldats de Reynolds ont marché aussi vite que ceux de Hill et l'officier du corps des signaux, qui, établi dans le clocher du séminaire, reporte ses regards anxieux, de la route de Cashtown, couverte de troupes ennemies, sur celle d'Emmettsburg, découvre enfin au loin une forte colonne d'infanterie. Dans cette direction, on ne peut attendre que des troupes amies. Buford, arrivé en toute hâte pour constater cette heureuse nouvelle, qui le dispensera de donner le signal de la retraite, est à peine dans l'observatoire, qu'il s'entend appeler par une voix bien connue. C'est Reynolds qui, informé une demi-heure auparavant de l'attaque ennemie, a pris les devants sur ces colonnes et, se dirigeant d'après le bruit du combat, est venu au galop apporter à la cavalerie fédérale et à son vaillant chef l'assurance d'un prompt secours.

» La division Wadsworth, campée sur le Marsh-Creek, à neuf kilomètres de Gettysburg, s'est mise en route la première, à huit heures du matin, au reçu des nouvelles transmises la veille au soir par Buford à Pleasonton : les deux autres divisions du 1er corps, commandées par Rowley et Robinson, se sont ébranlées, une demi-heure plus tard, sous la direction de Doubleday, et font force de marche pour la rejoindre. Une ardeur extraordinaire anime les soldats fédéraux et leurs chefs. De même qu'Antée reprenait des forces lorsqu'il touchait la terre, il semble que la pensée de combattre sur le sol des Etats libres, au milieu de populations amies, menacées d'une terrible invasion, double leur énergie et leur activité.

» Les hésitations, les lenteurs, les découragements subits qui paralysaient les opérations les mieux conçues en Virginie ont fait place à une noble émulation qui les pousse à se disputer l'honneur de porter à l'ennemi, sans s'inquiéter du nombre, les coups les plus prompts et les plus vigoureux. Reynolds lui-même, malgré toute la responsabilité qui pèse sur lui, leur donne l'exemple de cette ardeur et contribue plus que personne à la leur inspirer. Triste et préoccupé, dit-on, avant la rencontre des deux armées, il s'est animé dès qu'il s'est senti proche des adversaires avec lesquels, depuis le début de la campagne, il avait hâte d'en venir aux mains.

» Avant de commencer un récit que nous ne pourrons plus interrompre jusqu'à la fin de la journée, il nous faut dire un mot des dispositions que Meade prit le 1er juillet au matin, quoiqu'elles dussent être promptement modifiées par les événements. La nouvelle de la rencontre entre Buford et la brigade de Pettigrew à Gettysburg, envoyée le 30 au soir, par le premier à Reynolds, son chef immédiat, n'était pas encore parvenue au quartier-général. Buford, dans sa dépêche, donnait sur les positions des trois corps ennemis des renseignements précis qui ne permettaient plus de douter que leur concentration ne dût se faire à Gettysburg par les routes du nord et de l'ouest. Les informations que son armée avait recueilles jusqu'à cette heure et celles que Couch lui transmettait de Harrisburg indiquaient déjà clairement à Meade le mouvement par lequel Lee, réunissant ses colonnes dispersées dans la vallée de Susquehannah, se préparait à combattre l'armée du Potomac; mais la lutte acharnée que Stuart venait d'engager avec Kilpatrick dans le bourg de Hanover lui fit penser que la concentration se ferait dans le district occupé par Ewell au nord-est de Gettysburg, ce qui rendrait impossible à son armée de se maintenir dans cette dernière position. Il sentait donc s'approcher de lui, sans pouvoir deviner de quel côté tomberaient les coups, le redoutable adversaire qui avait tant de fois déjà arraché la victoire à ses prédécesseurs. Investi depuis trois jours seulement du commandement suprême, il était tenu d'agir avec une grande circonspection. Il avait déjà obtenu un résultat important. Lee, ne pouvant négliger l'armée du Potomac, avait jusqu'alors entrepris plutôt une campagne offensive dans les Etats libres qu'une véritable invasion. Menacé par cette armée, il s'était brusquement arrêté. Il fallait encore l'obliger à conserver, sur le champ de bataille, le rôle d'assaillant qu'il avait adopté en passant le Potomac. Meade, fort perplexe, craignit de s'être trop avancé en poussant sa gauche à Gettysburg et sa droite à Hanover. Cependant il ne voulut pas contremander le mouvement commencé, ni sur de simples bruits ordonner, pour le lendemain, une marche rétrograde. Il se borna donc à envoyer à ses chefs de corps des instructions détaillées sur la manière d'accomplir, aussitôt qu'il l'ordonnerait, cette marche jusque sur la ligne de Pipe-Creek. Croyant l'ennemi plus loin qu'il ne l'était réellement, il pensait avoir le temps de faire son choix et de se décider, soit pour le mouvement en arrière, soit pour une manœuvre offensive. Sa dépêche à Reynolds surtout révélait claire-

ment les incertitudes bien excusables de son esprit et prouvait en même temps la confiance qu'il avait dans le jugement de son ancien camarade[1], auquel il laissait une très grande latitude pour la direction de l'aile gauche. Il est probable que Reynolds ne reçut pas cette dernière dépêche, expédiée trop tard pour qu'elle pût lui parvenir avant son départ des bords du Marsh-Creek. Il s'était donc mis en route en vertu des ordres de la veille. Ces ordres lui prescrivaient de s'établir, avec le 1er et le 11e corps, à Gettysburg ou aux environs, et ne contenaient aucune instruction précise sur ce qu'il aurait à faire en présence de l'ennemi. Meade se bornait à lui dire qu'il ne comptait pas s'avancer au delà des positions indiquées pour l'étape du 1er juillet et qu'il attendrait les mouvements de l'ennemi pour déterminer les siens. En présence des nouvelles que Buford avait transmises le matin à Reynolds, ces indications n'avaient plus pour lui aucune valeur; car il était évident que la partie serait engagée, sur un point ou sur un autre, avant que Meade eût pu achever tous les mouvements qu'il projetait. Mais sa cavalerie était menacée sur le terrain même qu'il avait l'ordre formel d'occuper. Il n'y avait donc pas d'hésitation possible pour lui : il fallait devancer à Gettysburg la colonne confédérée signalée par Buford, obliger ses adversaires à montrer leurs forces et, s'il le pouvait, conserver, jusqu'à ce que Meade en eût décidé autrement, le point stratégique important dont l'occupation lui avait été prescrite. Il paraît qu'en approchant de Gettysburg il remarqua aussitôt la magnifique position de Cemetary-Hill décrite plus haut; elle ne pouvait en effet échapper à son coup d'œil militaire et peut-être, en la voyant, comprit-il qu'en s'y maintenant, il assurait à l'armée du Potomac le champ de bataille le plus favorable qu'elle pût souhaiter. La confiance que lui témoignait Meade et l'absence de toute instruction précise l'y autorisaient. Bien que la mort ne lui ait pas laissé le temps de rendre compte de ses vues à son chef, il est permis de croire que cette pensée inspira les dispositions qu'il prit en arrivant.

» Il est neuf heures trois quarts. En descendant rapidement l'escalier du clocher pour aller au-devant de Reynolds, Buford lui a crié : « Le diable nous demande son compte, mais nous tiendrons bon jusqu'à l'arrivée du 1er corps. » Et les deux chefs,

[1] Au début de la guerre, Meade et Reynolds commandaient chacun une brigade dans la division Mac Call où l'auteur eut la bonne fortune de faire leur connaissance.

partant au galop, vont, au milieu d'une grêle de balles, ranimer l'ardeur des cavaliers de Gamble, qui luttent à pied depuis une heure et demie. Trouvant leur position bonne, Reynolds envoie à la division Wadsworth l'ordre de venir les y relever. Il fait dire, en même temps, aux deux autres divisions du 1er corps de presser le pas et à Howard, qui a quitté Emmettsburg après celles-ci avec le 11e, de ne pas s'arrêter en route, comme cela lui avait été prescrit, mais de venir prendre position à Gettysburg auprès d'elles[1]. Dans quelques heures, deux corps d'armée seront donc réunis à Gettysburg. En attendant, il faut en imposer à l'ennemi et lui tenir tête avec le peu de forces qui se trouvent déjà sur le terrain. La 1re division du 1er corps, commandée par Wadsworth, suivant la direction que Reynolds lui a donnée avant de la quitter, n'est pas entrée à Gettysburg : elle tourne à gauche, et gravit, à dix heures, le revers oriental de Seminary-Hill. Wadsworth, qui, à un âge déjà mûr, est entré comme volontaire dans l'état-major de Mac Dowel, et que nous verrons tomber glorieusement, l'année suivante, dans la forêt du Wilderness, a acquis, par la pratique, quelques-unes des qualités nécessaires pour le commandement qu'il exerce. Doubleday, auquel Reynolds a remis la direction du 1er corps et qui montrera, dans cette journée, autant de tenacité que de présence d'esprit, est venu le rejoindre, laissant derrière lui ses deux autres divisions, qui font force de marche. Mais Wadsworth n'a sous ses ordres que deux faibles brigades, l'une commandée par Cutler, l'autre, appelée la brigade de fer, sous Meredith.

» Les cavaliers fédéraux occupent encore les pentes qui bornent à l'ouest le Willoughby-Run entre les deux routes de Hagerstown et de Cashtown; au nord de celle-ci, ils se maintiennent à cheval sur la tranchée du chemin de fer inachevé, à cinquante mètres en arrière du ruisseau, sur l'arête qui descend au sud-ouest d'Oak-Hill. Cette arête, dont nous avons déjà parlé, et qui jouera un rôle important dans la bataille, s'étend bien au delà de la route de Hagerstown ; entièrement découverte et coupée seulement ça et là de clôtures en bois, elle est moins élevée que la crête de Seminary-Hill et forme, en avant de celle-ci, comme une première ligne de défense, dont elle est séparée par un pli de

[1] Un aide de camp de Reynolds, le capitaine Rosengarten, a même affirmé que celui-ci aurait désigné Cemetary-Hill comme le point que devait occuper Howard; mais ce dernier l'a nié formellement, en réclamant tout l'honneur d'avoir choisi ce plateau historique pour y placer ses réserves.

terrain assez profond pour abriter des réserves. Un seul obstacle se rencontre sur son versant occidental : c'est un petit bois de forme triangulaire dont la base s'appuie au Willoughby-Run et qui s'élève, en suivant une légère dépression de terrain, jusque près du sommet de l'arête, la pointe qui le termine de ce côté se trouvant à cent mètres au sud de la route de Hagerstown. On l'appelle le bois Mac-Pherson, du nom du propriétaire de la ferme voisine. L'infanterie n'a pas un instant à perdre, car, au nord de cette route et du chemin de fer, la brigade confedérée de Davis s'avance en bon ordre et son feu bien nourri écrase la faible ligne de tirailleurs fédéraux, qui, de ce côté, n'ont aucun abri; au sud de la route, Archer a franchi le ruisseau, avec sa brigade, dont la plus grande partie se jette dans le bois pour atteindre à couvert le sommet des pentes qu'elle doit enlever. La brigade Cutler est en tête de la colonne fédérale; Reynolds la dirige lui-même sur la route de Cashtown, qu'il faut absolument barrer à l'ennemi, en recommandant à Doubleday de placer à gauche la brigade Meredith, qui suit la première, et de s'étendre jusqu'à la route de Hagerstown. L'artillerie divisionnaire, relevant la batterie à cheval de Calef, prend position sur la route de Cashtown, qu'elle enfile, tandis que Cutler déploie sa brigade à droite, sous le feu même de l'ennnemi. L'infanterie se trouve engagée sur toute la ligne, avant même d'être en position; car, à gauche, Doubleday, comprenant, au premier coup d'œil, l'importance du bois dans lequel Archer vient de pénétrer, a prescrit à Meredith de s'en emparer. Ce bois, en effet, s'il reste aux mains des assaillants, leur donne pied au milieu de la ligne unioniste, qu'il coupe en deux, tandis que les fédéraux, s'ils en sont maîtres, y trouveront un point d'appui qui, comme un bastion, flanquera cette ligne au nord et au sud. Au moment où Meredith commence son attaque, Reynolds, laissant à Wadsworth le soin de diriger la droite, repasse la route, et, voyant l'extrême droite de la brigade de fer aborder la pointe du bois, s'avance, avec son chef, sous le feu bien nourri des tirailleurs ennemis cachés dans la feuillée. Tandis qu'à moins de soixante pas de ces derniers il encourage ses soldats et leur donne l'exemple, il est foudroyé par une balle dans la tête et expire sans proférer une seule parole.

» Reynolds était, sans contredit, le plus remarquable de tous les officiers que l'armée du Potomac vit tomber sur le champ de bataille durant ses quatre années d'existence, et Meade put dire de lui qu'il était le plus noble et le plus brave entre tous. Elève

de West-Point, il s'était de bonne heure distingué dans cette armée du Mexique qui devait être la pépinière des états-majors du Nord et du Sud. Ses camarades d'alors, devenus ses collègues ou ses adversaires, avaient la plus grande estime pour ses talents militaires; car, sous des dehors froids, il cachait une âme ardente, et ce n'était pas la lenteur, mais, au contraire, la netteté de son jugement qui lui permettait de conserver tout son sang-froid dans les moments les plus critiques. La confiance qu'il inspirait également à ses inférieurs, à ses égaux et à ses chefs l'aurait bientôt désigné, sans doute, pour le commandement de l'une des armées de l'Union. C'eût été un grand bonheur pour la cause qu'il servait avec dévouement et simplicité, sans avoir jamais cherché à se faire valoir. Sa mort précoce, il avait quarante-trois ans, ne fut pas, du moins, inutile à cette cause; car, en engageant vigoureusement le combat qui lui coûta la vie, il assura à l'armée du Potomac la possession des collines de Cemetary-Hill, sur lesquelles devait se briser le flot de l'invasion sudiste. Nous citerons, en terminant, comme le plus bel hommage rendu à son caractère, les regrets unanimes des habitants de la ville de Fredericksburg, dont il avait été le gouverneur et qui, bien que passionnés pour la cause du Sud, le pleurèrent comme un des leurs.

» Reynolds est frappé à dix heures et un quart. Heureusement les soldats fédéraux, entraînés par le combat, ne s'aperçoivent pas de la perte qu'ils viennent de faire. Meredith a pénétré dans le bois, à la tête de son premier régiment, sans même attendre les autres: ceux-ci le suivent en échelons. Ses soldats s'avancent avec un entrain qui étonne les confédérés; ils culbutent leur ligne, enlèvent plus de mille prisonniers, parmi lesquels le général Archer lui-même, rejettent les débris de la brigade ennemie au delà du ruisseau, et, poussant cette troupe en désordre l'épée dans les reins, ils s'établissent sur les pentes qui bordent la rive opposée.

» C'est pour les fédéraux un brillant début; mais ce succès est compensé par l'échec qu'à l'autre extrémité de la ligne Cutler vient d'éprouver au même moment. En effet, à peine Wadsworth a-t-il placé trois régiments de cette brigade à droite du chemin de fer, que ceux-ci ont à supporter tout l'effort de Davis, sur un terrain qui, nous l'avons dit, ne leur offre aucun appui. Aussi, au bout de fort peu de temps, sont-ils obligés d'abandonner à Davis la première ligne des hauteurs et de se retirer à deux ou trois cents mètres en arrière, sur l'arête principale qui relie le

mamelon d'Oak-Hill à celui de Seminary-Hill; ils trouvent abri dans un bois épais qui, en ce point, couvre les deux versants de l'arête. Mais leur retraite s'est faite avec tant de précipitation que celui de ces régiments qui était le plus voisin de la tranchée, le 147e New-York, retardé par la mort de son colonel, se trouve enveloppé; les deux autres, le 14e et le 75e New York, que Reynolds avait postés entre la route de Cashtown et le bois, demeurent isolés, et la batterie placée sur la route ne peut se retirer qu'en sacrifiant une de ses pièces; cependant cette retraite ne s'arrête pas là et une partie des soldats de Cutler sont ramenés en arrière, presque jusqu'aux portes de Gettysburg. Doubleday, apprenant la mort de Reynolds qui lui laisse toute la responsabilité du commandement, accourt de ce côté pour rétablir le combat. Le 6e Wisconsin, laissé en réserve par Meredith au séminaire, se porte vivement en avant, en appuyant à droite, rallie la partie de la brigade Cutler qui est restée à gauche du chemin de fer, et, avec l'aide d'une pièce de canon, ouvre un feu meurtrier sur la brigade Davis. Celle-ci, qui s'avance en ligne contre le bois où le 14e et le 75e New-York se sont réfugiés, est mise en désordre par ce feu d'enfilade. Les confédérés cherchent à faire face à droite et à franchir le chemin de fer pour aborder ce nouvel ennemi; mais ils sont rejetés dans la tranchée et deux régiments presque entiers sont entourés et pris avec leurs drapeaux. Ce nouveau succès serait encore plus complet si toute la brigade Cutler était restée à portée. Quoi qu'il en soit, les débris du 147e New-York sont dégagés et l'ennemi repoussé dans la direction du Willoughby-Run.

» Il est environ onze heures. L'attaque de Davis et d'Archer a complètement échoué : ces deux brigades ont perdu plus de la moitié de leur effectif. Heth s'arrête pour remplacer ces troupes vaincues par ses deux autres brigades sous Pettigrew et Brockenborough, qui, déployées à droite, ont été, jusqu'à présent, peu engagées. L'énergie des fédéraux et les pertes qu'ils lui ont infligées lui font illusion sur leur nombre et lui inspirent une grande circonspection. Les confédérés commencent à s'apercevoir que, sur les coteaux découverts de la Pensylvanie, leurs brusques attaques en masse sont plus dangereuses et plus difficiles à exécuter que dans les fourrés de la Virginie, où ils n'avaient pas à craindre les feux d'écharpe. Doubleday profite de ce répit pour rectifier et renforcer sa ligne; Meredith, par son ordre, revient se placer à l'est du ruisseau et occupe la lisière du bois de Mac-

Pherson ; Cutler est ramené par lui dans son ancienne position, il fait relever la batterie divisionnaire par une batterie à cheval. Il sait que le reste de son corps approche et il attend son arrivée avec impatience.

» Heureusement, tandis que les confédérés se contentent d'une assez vaine canonnade, Doubleday voit enfin, vers onze heures et demie, paraître les deux divisions Rowley et Robinson, fortes chacune de deux brigades et présentant ensemble un effectif de cinq mille cinq cents à six mille hommes. La première est divisée pour renforcer la ligne de bataille et postée des deux côtés du bois conquis par Meredith, la brigade Stone à droite, celle de Biddle à gauche, avec une partie de l'artillerie du corps d'armée. L'autre division reste en réserve auprès du séminaire, qu'elle entoure à la hâte de quelques retranchements. L'arrivée de ce renfort était opportune; car Heth ne tarde pas à renouveler l'attaque, cette fois-ci avec toutes ses forces réunies. Tandis que Brockenborough cherche à déborder la droite de Biddle et à enlever la ferme Herbst, où celui-ci a établi un détachement avancé, Pettigrew, ramenant avec lui ce qu'il reste de la brigade Davis, attaque impétueusement les soldats de Stone ; ceux-ci, recrutés parmi les vigoureux bûcherons des grandes forêts de la Pensylvanie, forment l'une des plus belles brigades de l'armée fédérale et sont connus sous le nom de « queues de daim » à cause de l'ornement qu'ils portent à leur képi. Animés par la pensée de défendre le sol de leur Etat natal, ils s'écrient, tout d'une voix, en s'établissant dans la position qui leur est assignée : « Nous » sommes venus ici et nous y resterons. » — « Et, ajoute le géné- » ral Doubleday, en racontant cet incident du combat, ils tinrent » parole, car le terrain était découvert, la position fort exposée et » un grand nombre d'entre eux tomba sur cette place pour ne » plus jamais la quitter. »

» Leur premier échec a fait perdre aux confédérés un peu de leur audace, et, au bout d'une heure de combat, ils renoncent à enlever les positions unionistes. Hill a sous la main la division Pender, dont les quatre brigades, jointes aux quatre de Heth, lui assureraient une supériorité numérique considérable sur les six brigades du 1er corps fédéral ; il est soutenu par une artillerie formidable, car, outre les deux bataillons divisionnaires, il amène avec lui toutes ses pièces de réserve, soit en tout dix batteries. Mais le combat a été engagé d'une façon si imprévue, que Hill, ignorant les forces de son adversaire et les desseins de son chef,

hésite, sans doute, à mettre toutes ses troupes en ligne, et se borne à concentrer le feu de ses quatre-vingts canons sur les positions des fédéraux, auxquels il fait éprouver des pertes sensibles.

» Cependant ceux-ci ne tardent pas à recevoir un nouveau renfort. Howard a quitté Emmettsburg aussitôt après le 1er corps, avec la division Barlow, envoyant, pour éviter l'encombrement, ses deux autres, sous Schurz et Steinwehr, par un chemin de traverse, prendre la route de Taneytown : au premier message de Reynolds, il leur a donné à toutes l'ordre de presser le pas et, suivant l'exemple de ceux qui l'ont précédé, il est accouru de sa personne à Gettysburg. A onze heures et demie, nous le trouvons au sommet d'une des maisons de la ville, observant les positions pour choisir celles de ses troupes, lorsqu'il apprend la mort de Reynolds, dont on rapporte le corps, et se trouve, par droit d'ancienneté, appelé à lui succéder dans le commandement de toutes les forces réunies sur le champ de bataille.[1] » Ses premiers soins sont d'affermir le 1er corps dans ses positions, d'appeler à sa gauche le 3e corps qui devait s'arrêter à Emmettsburg et de hâter l'arrivée du 11e corps à sa droite, en dirigeant Schurz et Barlow à Gettysburg et Steinwehr avec l'artillerie du corps en réserve à Cemetary-Hill. Il appelle aussi en réserve sur sa droite le 12e corps qui devait arriver à Two-Taverns.

Howard complète ces sages mesures en confirmant Doubleday dans le commandement du 1er corps et en remettant à Schurz, arrivé à une heure moins un quart, le commandement du 11e. Après cela, Howard peut se vouer exclusivement à la direction de l'aile gauche, tandis que Schurz passe sa division à Schimmelpfennig. Mais avant que le 11e corps ait pu entrer en ligne, les mamelons de Oak-Hill se sont garnis d'artillerie et d'infanterie confédérées de la division Rodes, qui ouvrent un feu meurtrier sur les tirailleurs du 11e corps et sur le 1er corps et secondent énergiquement l'action de leurs camarades de la division Heth et de la puissante artillerie qui les accompagne.

Néanmoins les deux divisions de première ligne du 11e corps, jointes à celles du 1er corps, font bonne contenance et essaient de se porter en avant. De rudes combats ont lieu sur toute la zone des arêtes au nord de Gettysburg et du chemin de fer, essentiellement devant Oak-Hill et autour d'Almshouse. Après quelques émouvantes péripéties, dont un brillant succès de la

[1] Comte de Paris; ouvrage cité.

division Robinson contre les brigades confédérées O'Neil et Iverson, les fédéraux sont à leur tour contenus, puis définitivement refoulés par l'arrivée de la division Pender sur le terrain de Heth et de la division Early à la gauche de Rodes. Bientôt ils ont à lutter contre le gros des corps de Hill et d'Ewell, ces derniers tournant leur droite vers Almshouse et le Rock-Creek; le 11e corps fédéral, serré de front et sur son flanc droit, est rejeté en grand désordre dans Gettysburg par Ewell, tandis que le 1er corps se retranche sur la colline du séminaire. Là ce dernier fournit encore une vive résistance, mais, découvert à sa droite par la retraite du 11e corps, il doit évacuer cette position. Il se replie d'abord dans Gettysburg, puis au delà sur le Cemetary-Hill autour des réserves de la division Steinwehr, où les fédéraux parviennent à se rallier entre 4 et 5 heures et à se maintenir derrière des retranchements improvisés.

Ce reploiement, talonné sans relâche par les troupes confédérees victorieuses et surtout par Ewell, ne se fait pas sans de grandes pertes, notamment dans le 11e corps, le corps dit allemand, déjà si éprouvé à Chancellorsville. Entr'autres la division Schimmelpfennig fut presque anéantie et son chef, brave vétéran russe, resté seul à la lutte dans Gettysburg avec une poignée d'hommes, n'échappa à la capture qu'en se glissant dans une cave où il dut rester caché pendant deux jours.

En somme, environ onze mille hommes manquaient aux corps fédéraux, dont près de quatre milles tués et blessés, cinq mille prisonniers, le reste dispersé, fuyant en masses désordonnées sur les routes de Taneytown et de Westminster principalement.

La ville de Gettysburg fut occupée par Ewell, qui ne lança que quelques tirailleurs contre Cemetary-Hill, réservant l'attaque décisive de cette position pour le moment où il serait rejoint par la division Johnson. Le général en chef Lee n'arriva à Gettysburg qu'après 4 heures, et, en l'absence des troupes encore en arrière, du corps de Longstreet notamment, il n'osa pas donner l'ordre positif d'attaquer de nouveau les fédéraux. La partie serait remise au lendemain, ce qui fut un tort pour les confédérés, comme les événements postérieurs le montrèrent.

De son côté, le général en chef Meade n'avait assisté à la bataille du 1er juillet que de son bureau télégraphique de Taneytown, à 22 kilomètres de l'action; il y avait été assez bien tenu au courant des événements par les rapports des observatoires et, une fois renseigné, il s'était décidé à livrer une bataille

défensive sur les hauteurs en arrière de Gettysburg. A cet effet, il y avait acheminé le 2e corps, devancé par son chef Hancock, en chargeant ce général de remplacer Reynolds, ainsi de relever Howard, et de déterminer exactement les positions à tenir par l'armée. Un peu plus tard, il avait hâté la marche en avant du 12e corps, Slocum, avec mission à ce général de prendre le commandement de toutes les troupes du front jusqu'à ce qu'il pût lui-même s'y rendre. Ainsi Hancock ne garda son commandement que de 4 à 5 heures, ce qui lui suffit d'ailleurs pour présider au ralliement des troupes fédérales autour de Cemetary-Hill. Quant à Meade, renseigné verbalement par Hancock à Taneytown, vers 9 heures du soir, son départ ne put s'effectuer que dans la nuit, après avoir pris ses mesures pour accélérer la concentration de toutes ses forces en face de Gettysburg. Le 2 juillet, entre une et deux heures du matin, il arriva sur le sanglant emplacement du cimetière.

Cette position, devenue le nœud et le centre du front fédéral, avec la droite appuyée au Benners-Hill et la gauche aux Round-Tops, allait acquérir, par les événements des 2 et 3 juillet, une célébrité unique dans l'histoire contemporaine des Etats-Unis.

*(A suivre.)*

---

## De la conduite de l'artillerie à la manœuvre et au combat.

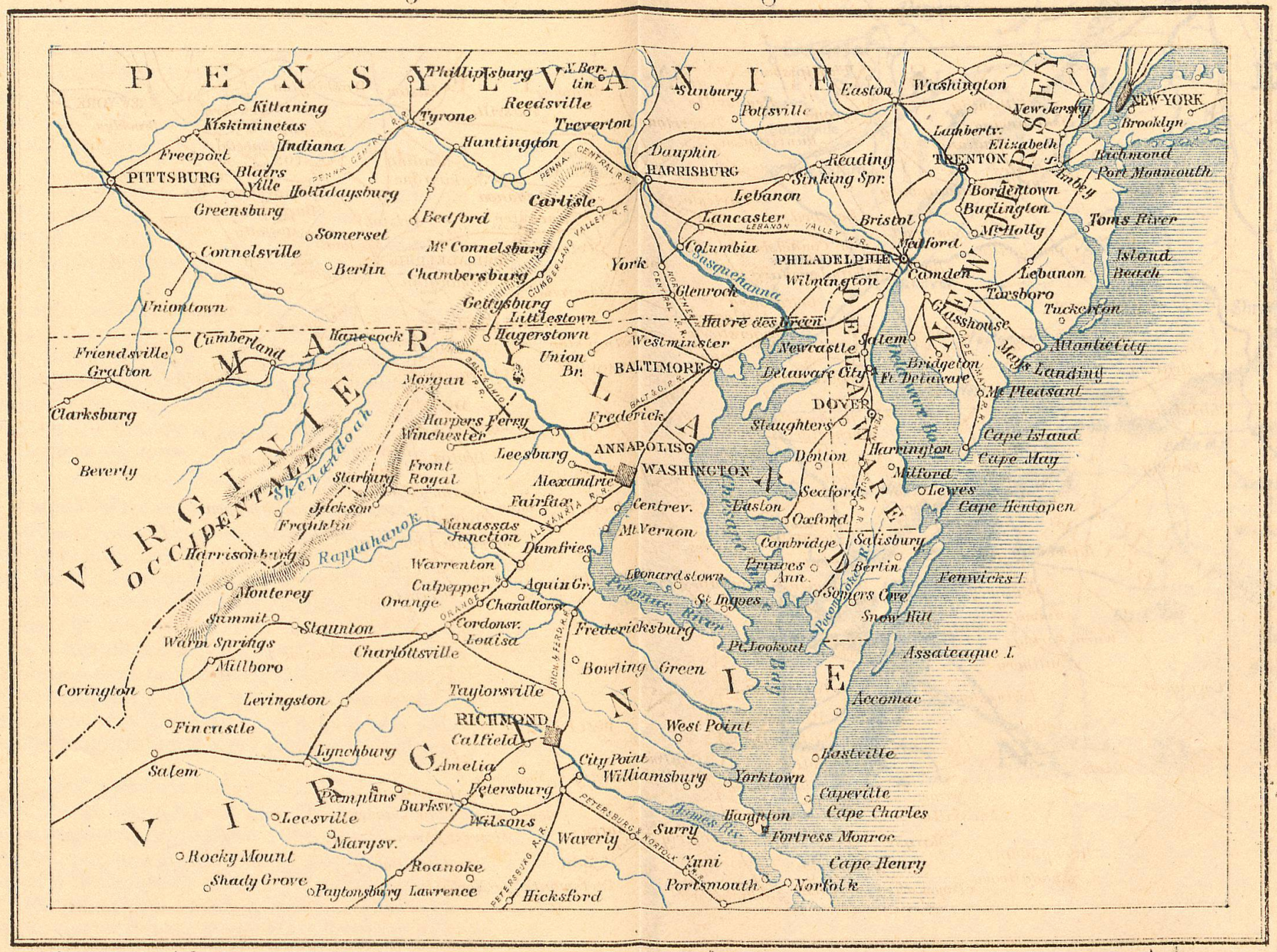
Sous ce titre, un officier supérieur de l'artillerie allemande a publié, au commencement de cette année[1], un ouvrage remarqué par les hommes du métier[2], ouvrage que je crois devoir signaler à mes camarades comme une étude aussi instructive que pratique de la tactique de l'artillerie. Son auteur anonyme se défend d'être un écrivain savant, il est évidemment un homme d'une haute expérience militaire et d'une grande clairvoyance .

Ce travail s'adresse plus spécialement aux officiers supérieurs qui, sans avoir grandi dans l'artillerie, sont appelés à la commander et à la diriger avec d'autres troupes. Il est plein d'enseignements pour les officiers d'artillerie et les leçons de tactique qu'il renferme

[1] Hanovre, librairie Helwing (Ed. Schrader), 1883.

[2] Voir la *Zeitschrift für Artillerie und Genie*, numéro de mars. Une traduction en français, peu réussie et d'une exactitude contestable, faite par un officier belge, le sous-lieutenant Orth, vient de paraître à Bruxelles. La présente traduction résumée, faite depuis plusieurs mois pour la *Revue militaire suisse*, n'a pas pu paraître plus tôt, par suite de circonstances indépendantes de la volonté du traducteur.

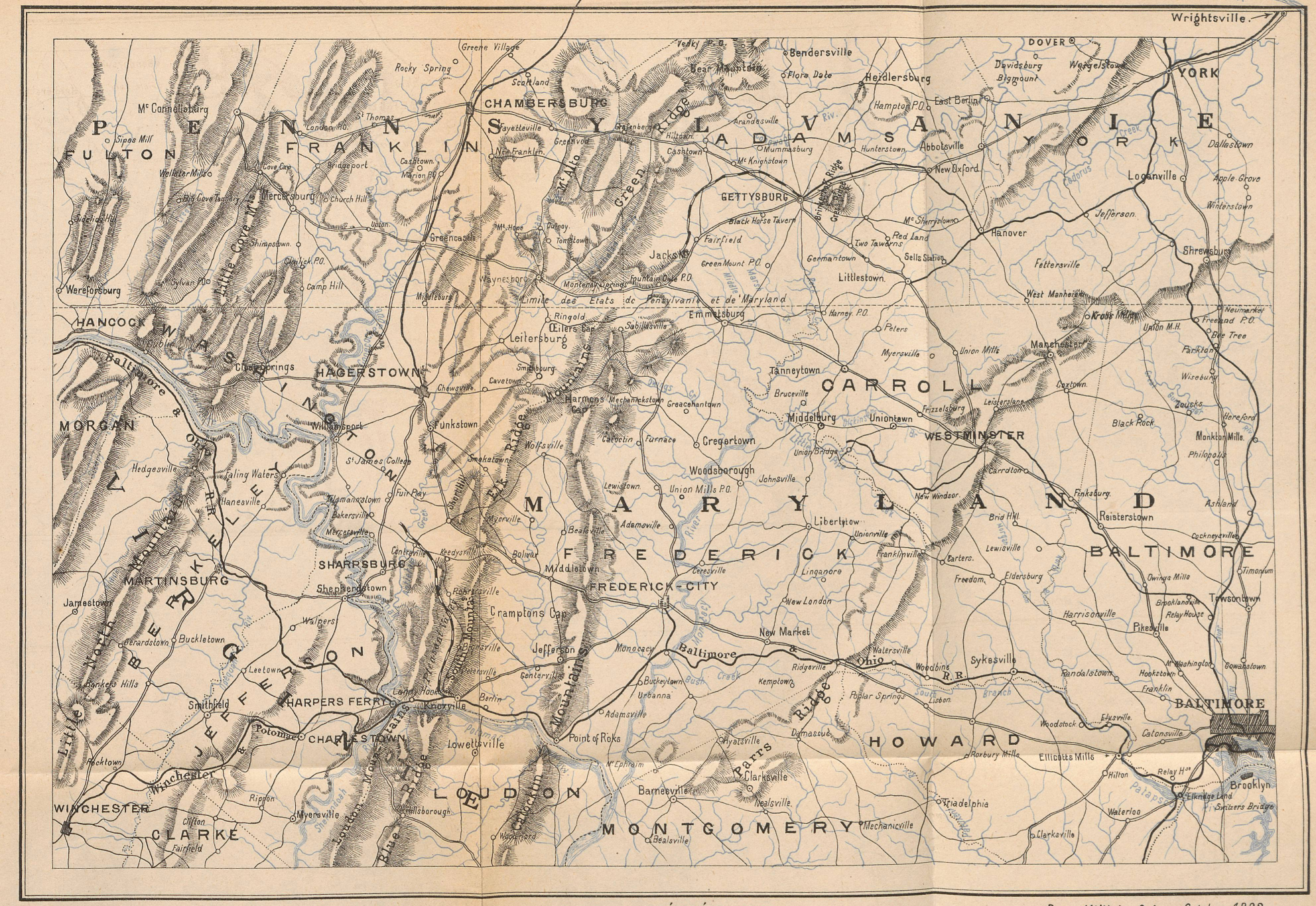
# Carte générale du théâtre de la guerre de l'Est.




Lith. H. Farrer, Neuchâtel.

Echelle 0 60 120 milles.

Revue militaire Suisse.


Wrightsville
Susquehanna Riv.
DOVER
YORK
Bendersville
Heidlersburg
Davidsburg
Bigmount
Wargelstown
Flora Dale
East Berlin
Hampton P.O.
Arendsville
Abbottsville
Hunterstown
New Oxford
Mummasburg
Mc Knightstown
Dillestown
Loganville
Apple Grove
Winterstown
Jefferson
Shrewsbury
Hanover
Fettersville
Mc Sherrystown
Red Land
Two Taverns
Sells Station
Germantown
Littlestown
West Manheim
Krolls Mills
Union M.H.
Freeland P.O.
Bee Tree
Parkton
Wiseburg
Zoucks
Hereford
Monkton Mills
Philopolis
Ashland
Cockneysville
Timonium
Towsontown
Brooklandville
Relay House
Pikesville
Owings Mills
Mt Washington
Gwynnstown
Hookstown
Franklin
BALTIMORE
Catonsville
Elkridge Land
Switzers Bridge
Brooklyn
Relay Hse
Hilton
Ellicotts Mills
Rockbury Mills
Woodstock
Elkrsville
Triadelphia
Waterloo
Clarksville
Mechanicville
Bealsville
Nealsville
Clarksville
Barnesville
Hyatsville
Damascus
Poplar Springs
Lisbon
Sykesville
Randalstown
Woodbine
Ridgeville
Walersville
Kempton
Buckeystown
Urbanna
Adamsville
Point of Rocks
Monocacy
Baltimore & Ohio R.R.
New Market
New London
Linganore
Libertytow
Unionville
Franklinville
Carters
Freedom
Eldersburg
Harrisonville
Lewisville
Brid Hill
Finksburg
Reisterstown
Carrollton
New Windsor
Johnsville
Union Mills P.O.
Lewistown
Woodsborough
Gregortown
Furnace
Calvertin
Greacehantown
Mechanicstown
Harmons Gap
Wolfsville
Smokstown
Middletown
Bealsville
Adamsville
Ceresville
Bolivar
Keedysville
Centreville
Rohrersville
Cramptons Gap
Jefferson
Centerville
Berlin
Knoxville
Lowetteville
Lovettsville
Brownsville
Petersville
Sharpsburg
Shepherdstown
Walpers
Harpers Ferry
Smithfield
Bunker Hills
Leetown
Kearneysville
Charlestown
Polomac
Winchester
Rippon
Myersville
Hillsborough
Wadesville
Clifton
Fairfield
Millwood
Boyce
Bluemont
Upperville
Paris
Middleburg
Unionville
Bruceville
Tanneytown
Union Mills
Myersville
Peters
Harney P.O.
Union Bridge
Frizzelsburg
Leisterlane
Corbtown
Black Rock
Manchester
Emmitsburg
Sabillasville
Ringold
Cilers Gap
Leitersburg
Smithburg
Cavetown
Chewsville
Hagerstown
Funkstown
Williamsport
Clear Springs
Sublimity
Hedgesville
Falling Waters
Hanesville
Mamanasstown
Fair Play
Bakersville
Mercersville
Sharpsburg
Shepherdstown
Martinsburg
Jamestown
Gerardstown
Buckletown
Leetown
Bunker Hills
Smithfield
Harpers Ferry
Knoxville
Charlestown
Winchester
Clarke
Loudon
Montgomery
Carroll
Frederick
Baltimore
Howard
Morgan
Washington
Franklin
Fulton
Pennsylvania
Limite des Etats de Pensylvanie et de Maryland
Greenville
Greenvood
Greenberg
Hilton
Cashtown
Mummasburg
Mc Knightstown
Gettysburg
Black Horse Tavern
Fairfield
Two Taverns
Germantown
Green Mount P.O.
Fairfield
Jacksons
Greencastle
Waynesboro
Mt Hope
Quincy
Tomstown
Mt Alto
Green Ridge
Briniestown Ridge
Gettysburg
Cadorus
Mc Sherrystown
Hanover
Jefferson
Shrewsbury
Fettersville
Littlestown
Tanneytown
Bruceville
Middleburg
Unionontown
Westminster
Carrollton
Finksburg
Reisterstown
Brid Hill
Lewisville
Carters
Freedom
Eldersburg
Harrisonville
Pikesville
Owings Mills
Timonium
Towsontown
Brooklandville
Relay House
Mt Washington
Gwynnstown
Hookstown
Franklin
Catonsville
Elkridge Land
Switzers Bridge
Brooklyn
Relay Hse
Hilton
Ellicotts Mills
Rockbury Mills
Woodstock
Elkrsville
Triadelphia
Waterloo
Clarksville
Mechanicville
Bealsville
Nealsville
Clarksville
Barnesville
Hyatsville
Damascus
Poplar Springs
Lisbon
Sykesville
Randalstown
Woodbine
Ridgeville
Walersville
Kempton
Buckeystown
Urbanna
Adamsville
Point of Rocks
Monocacy
Baltimore & Ohio R.R.
New Market
New London
Linganore
Libertytow
Unionville
Franklinville
Carters
Freedom
Eldersburg
Harrisonville
Lewisville
Brid Hill
Finksburg
Reisterstown
Carrollton
New Windsor
Johnsville
Union Mills P.O.
Lewistown
Woodsborough
Gregortown
Furnace
Calvertin
Greacehantown
Mechanicstown
Harmons Gap
Wolfsville
Smokstown
Middletown
Bealsville
Adamsville
Ceresville
Bolivar
Keedysville
Centreville
Rohrersville
Cramptons Gap
Jefferson
Centerville
Berlin
Knoxville
Lowetteville
Lovettsville
Brownsville
Petersville
Sharpsburg
Shepherdstown
Walpers
Harpers Ferry
Smithfield
Bunker Hills
Leetown
Kearneysville
Charlestown
Polomac
Winchester
Rippon
Myersville
Hillsborough
Wadesville
Clifton
Fairfield
Millwood
Boyce
Bluemont
Upperville
Paris
Middleburg
Unionville
Bruceville
Tanneytown
Union Mills
Myersville
Peters
Harney P.O.
Union Bridge
Frizzelsburg
Leisterlane
Corbtown
Black Rock
Manchester
Emmitsburg
Sabillasville
Ringold
Cilers Gap
Leitersburg
Smithburg
Cavetown
Chewsville
Hagerstown
Funkstown
Williamsport
Clear Springs
Sublimity
Hedgesville
Falling Waters
Hanesville
Mamanasstown
Fair Play
Bakersville
Mercersville
Sharpsburg
Shepherdstown
Martinsburg
Jamestown
Gerardstown
Buckletown
Leetown
Bunker Hills
Smithfield
Harpers Ferry
Knoxville
Charlestown